

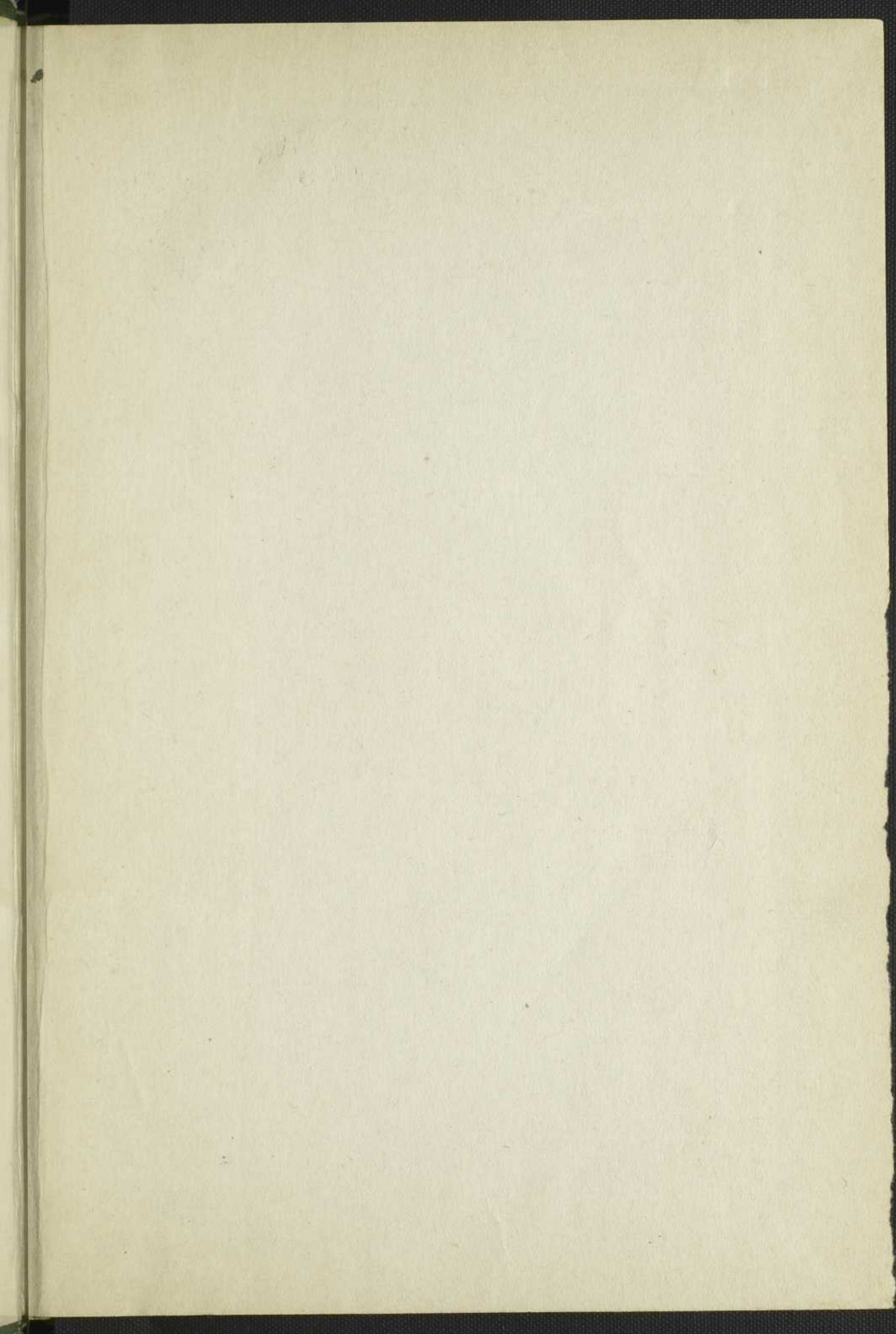


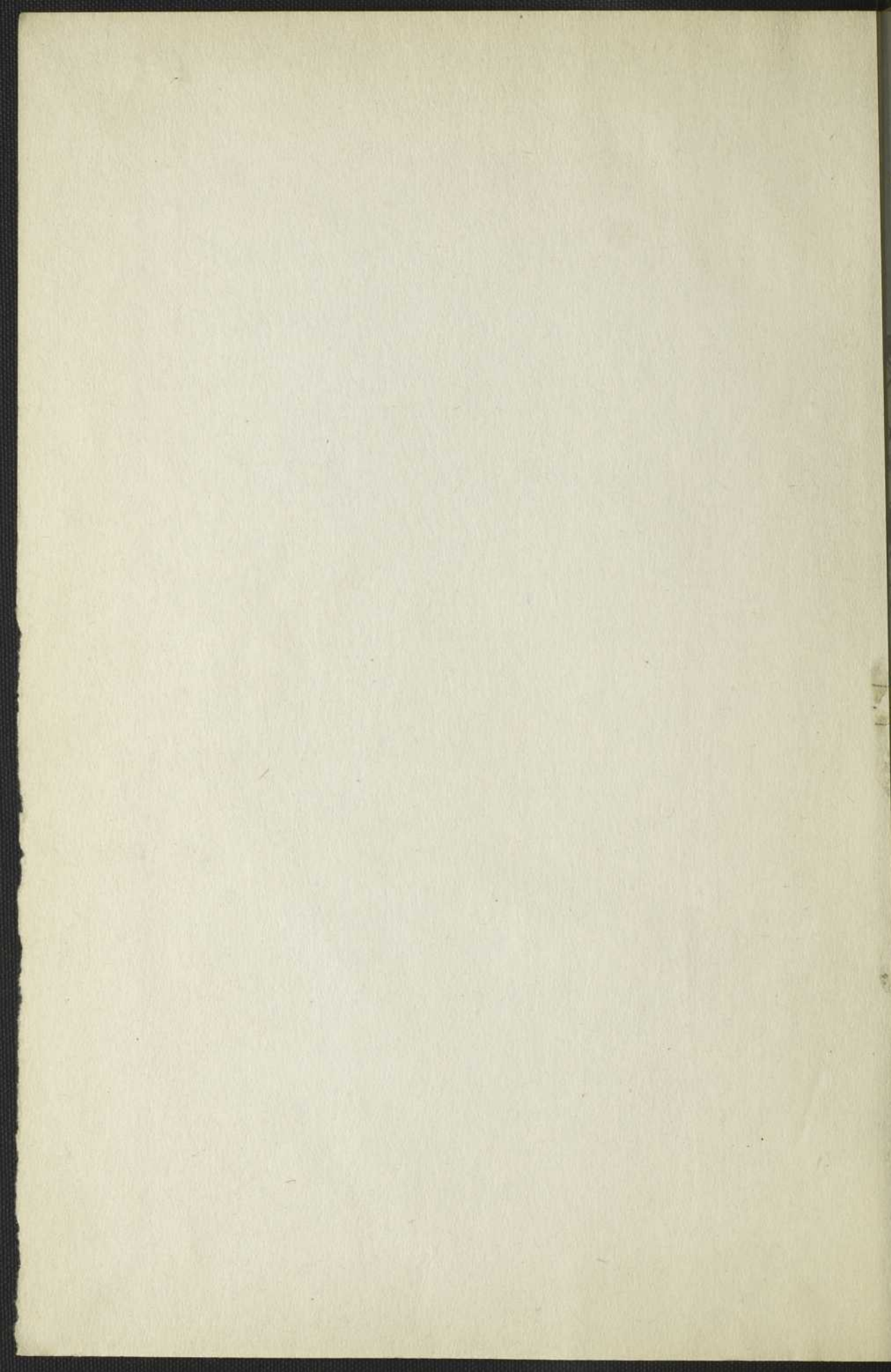
2
5





Bibliothèque Nationale du Québec

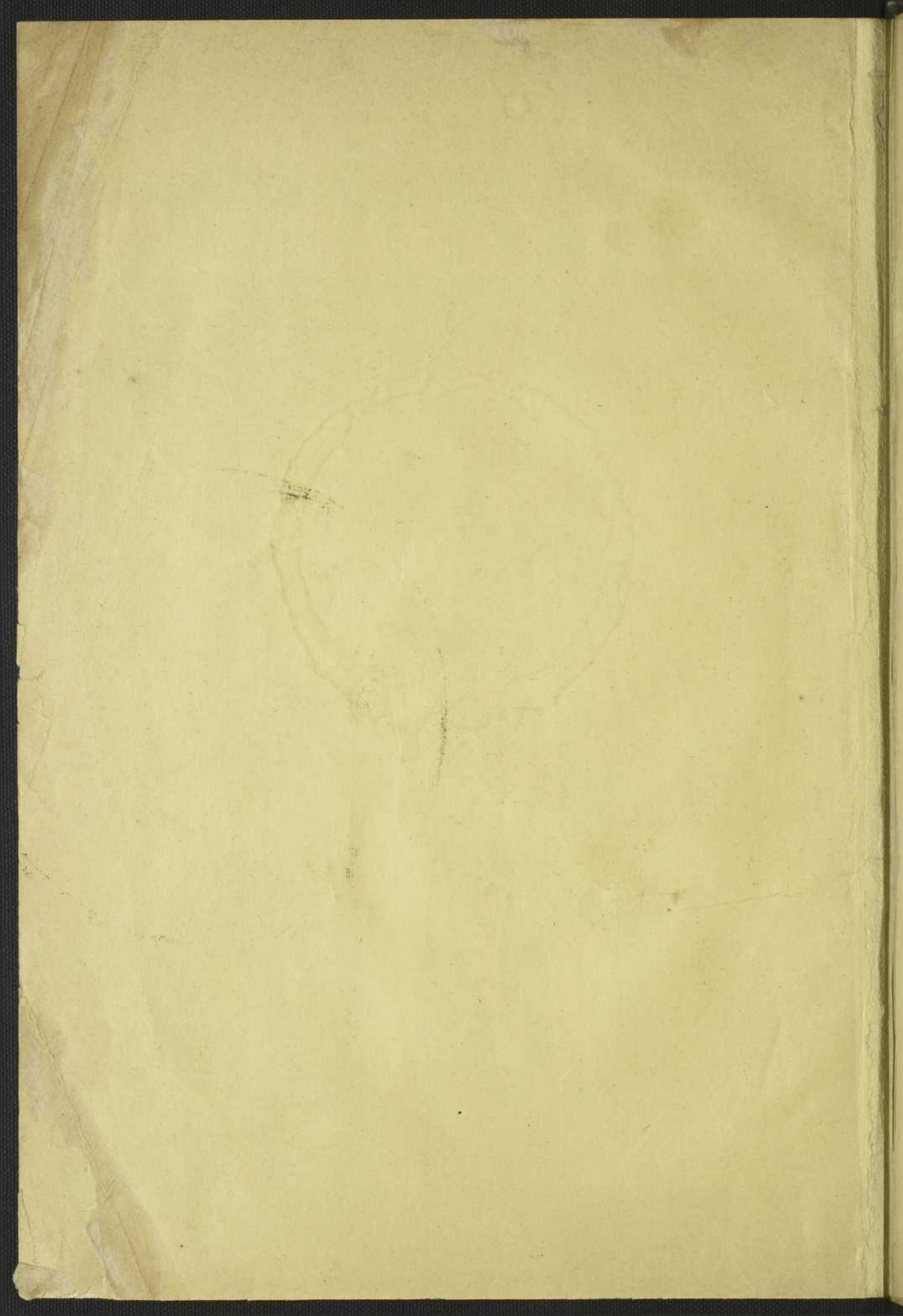




Eugène Achard

Les **CONTES DE LA FORÊT CANADIENNE**





a Bowl of
our tante Lucie

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

MANUELS SCOLAIRES

Histoire Générale de l'Eglise.
Histoire Sainte (concordance avec l'Histoire ancienne).
Histoire Sainte en trente-six leçons.

REVUES PEDAGOGIQUES ET LITTERAIRES

L'Ecole Canadienne (cinq années parues).
L'Ecole Primaire (onze années parues).
La Ruche Ecolière (quatre années parues).
La Ruche Littéraire (onze années parues).

OUVRAGES LITTERAIRES

Aux Bords du Richelieu (1ère édition) (nouvelles) épuisé.
Le Trésor de l'Ile-aux-Noix (1ère édition) épuisé
Sous les plis du Drapeau Blanc (roman).
Le Marinier de Saint-Malo (roman).
La Fin d'un traître (conte de 1837) épuisé.
L'Erable Enchanté (récits et légendes) épuisé.
Les Northmans en Amérique.
L'Homme Blanc de Gaspé (roman).
Sur le Grand Fleuve de Canada (roman).
Le Grand Chef de Stadaconé (roman).
Sur les Hauteurs de Charlesbourg-Royal (roman).
Sur le double Ruban d'acier (roman).
La Caverne des Rocheuses (roman).
Les Chercheurs d'or des Rocheuses.
La Fée des Erables (récits et légendes).
Les Contes du Richelieu (contes et légendes).
Le Trésor de l'Ile-aux-Noix (nouvelle édition).
Les Contes du Saint-Laurent (récits et légendes).
Aux quatre coins des routes canadiennes (récits).
Au temps des Indiens Rouges (récits et légendes).
La Fin d'un Traître (nouvelle édition).
Le Corsaire de la Baie d'Hudson.
Le Mississipi, Père des eaux.
Les Grands Noms de l'Histoire Canadienne.
A travers le Canada.
Le Petit Théâtre Scolaire.
Ceux qui régissent le monde.
Georges VI.
Les Contes de la forêt canadiennes.
Le Calvaire du Repentir (ciné-roman)
La Sorcière du Rocher Percé (ciné-roman).

EUGENE ACHARD

Les Contes de La Forêt Canadienne



Ca - B -
9-6-31

MONTREAL
LIBRAIRIE GÉNÉRALE
CANADIENNE
5608 Ave Stirling

QUEBEC
LIBRAIRIE DE L'ACTION
CATHOLIQUE
1 Boulevard Charest

*Il a été tiré de cet ouvrage 5 exemplaires sur papier
Japon laurentien, marqués I à V et 3,000
exemplaires sur papier Novel ordinaire
constituant la première édition.*

PZ

25

A2

[S]

Droits réservés — Ottawa 1942

Les aventures de frère Renard

**D'après saint François d'Assise et le
fabuliste La Fontaine**

Voici que, je vais raconter une histoire pour les petits, pour les tout petits... mais les grands peuvent écouter aussi.

Il s'agit de la longue rivalité qui régna entre frère Renard et frère Coq et comment, malgré ses tours, frère Renard fut si bien battu que frère Coq alla chanter victoire jusqu'à la cime du clocher.

La lutte durait depuis longtemps, frère Renard avait juré d'attraper frère Coq et de le manger, mais frère Coq, qui s'en doutait, avait fait de son mieux pour ne pas se laisser prendre.

Un jour, pourtant, frère Renard se dit qu'il fallait en finir et mettre la patte sur ce brigand qui le narguait toujours. Aussitôt qu'il eut pris cette résolution, frère Renard se mit en route pour l'accomplir.

Il n'eut pas loin à aller ; tout près, à la croisée des chemins, il aperçut frère Coq, aussi dodu, aussi gras et appétissant qu'une oie que l'on a gavée de blé d'Inde durant un mois. Frère Renard qui était à jeun, en sentit l'eau lui venir à la bouche, et il passa sa langue rose sur ses babines d'amadou.

Seulement frère Coq n'était pas, comme cela, à portée de la patte ; il se trouvait perché sur la branche d'un vieil érable d'où il lançait dans l'air ses cocoricos sonores.

— Bonjour, frère Coq, cria frère Renard, comme tu chantes clair ce matin, j'ai cru entendre tous les clairons d'une armée en marche.

— Bonjour, frère Renard, et comme cela, te voilà encore à courir par les chemins !

— Oui, frère Coq, j'ai une longue traite à fournir aujourd'hui et c'est pourquoi, je t'en prie, descends, j'ai à te parler.

— Descendre ? Pourquoi faire ? Ne peux-tu pas aussi bien me parler d'en bas ? Je ne suis pas sourd !

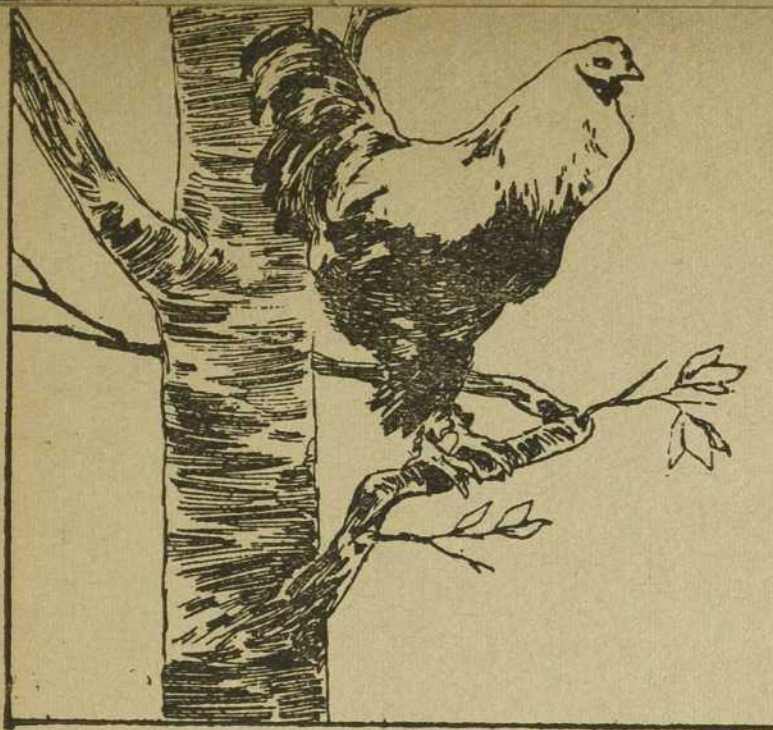
— Eh bien voilà ! Il y a eu grande réunion, chez l'ours, hier soir. Tu n'y étais pas, frère Coq, et tu as manqué beaucoup. Sais-tu que nous avons signé la paix ?

— La paix ? Avec qui, frère Renard ?

— Avec tout le monde ! Il y avait là des agneaux, le loup les a embrassés en pleurant, promettant qu'il irait désormais manger l'herbe à leurs côtés sans leur faire de mal.

— Voilà une bonne chose, frère Renard.

— Si bonne que j'ai été chargé de l'annon-



—Oui, cher ami, c'est la
paix générale cette fois.

cer à tous. Tu seras le premier ce matin. Aussi, descends vite que je t'embrasse.

Frère Coq se gratta l'oreille avec sa patte, tandis que son oeil prenait un air de méditation profonde et que, sans en avoir l'air, il regardait frère Renard de côté.

—Oui, dit-il enfin, je vais descendre. Mais es-tu pressé tant que cela, frère Renard? Je vois là-bas, sur le chemin, deux lévriers qui viennent à notre rencontre. Ils seront ici dans un instant, tu leur annonceras la nouvelle et nous serons quatre à nous embrasser.

Frère Renard sentit un frisson lui courir tout le long de l'échine.

—Ecoute, frère Coq, les lévriers que tu vois, n'étaient peut-être pas à l'assemblée d'hier soir; ils ne connaissent peut-être pas la nouvelle et avant que j'aie eu le temps de placer un mot, ils m'auront étranglé et mis en pièces. Adieu, je t'embrasserai au retour.

Et frère Renard, prenant ses jambes à son cou, s'enfuit par un chemin de traverse.

Frère Coq battit des ailes et lança un cocorico sonore. De lévriers, sur le chemin, il n'y en avait pas, mais frère Coq, qui avait vu la flamme de convoitise dans les yeux verts de frère Renard, riait tout seul du bon tour qu'il venait de lui jouer.

Pendant ce temps, frère Renard courait toujours, le ventre vide. Et voilà qu'il arriva dans un verger magnifique. Sur le mur, une vigne étendait ses branches chargées de raisins d'un bleu appétissant.

A vrai dire, frère Renard aurait préféré

un poulet, lui qui venait de manquer un si bon dîner dans la personne de frère Coq ; mais pour un renard qui a faim, les raisins ne sont pas à dédaigner.

Prenant donc son élan, frère Renard sauta de toutes ses forces, malheureusement, les raisins étaient si hauts, que c'est tout juste si le bout des grappes lui caressa le museau.

Il essaya encore, encore et encore ; mais chaque fois, il retombait à terre, sans avoir accroché la moindre grappe. Il faisait chaud, frère Renard sentait son pelage trempé de sueur. Il fut sur le point d'abandonner la partie mais il eut honte de lui-même.

—Non, s'écria-t-il, il ne sera pas dit que je serai berné deux fois le même jour et qu'après avoir manqué un succulent dîner, je serai encore privé de dessert. Je veux ces raisins, je les aurai !

Alors, il prit un tel élan que tous ses os en craquèrent. Vain effort, il retomba sur le sol sans avoir même pu saisir une feuille.

Un éclat de rire lui répondit.

—Frère Renard, dit frère Coq qui venait d'arriver et s'était perché sur le haut de la treille, Frère Renard, tu sautes admirablement bien, mais ces raisins sont trop hauts pour toi.

—Pour moi ? répondit frère Renard. Crois-tu donc que je les voulais ? Ce que je fais-là est un simple exercice d'assouplissement, mon médecin me le recommande pour me tenir en forme. Quant aux raisins, mais regarde-les donc ! Ils sont trop verts et seuls des goujats

pourraient s'en contenter, ou encore des gens affamés. Je ne suis pas dans ce cas, j'ai fort bien déjeuné, ce matin.

Frère Coq se mit à rire encore plus fort et lança trois ou quatre cocoricos.

—Tu te moques de moi, frère Coq. Et dire que j'ai promis, que j'ai juré de ne plus toucher ni à toi, ni à ta femme Poule, ni à tes enfants Poulets. C'est mal ce que tu fais là, frère Coq.

—Alors c'est vrai, ce que tu racontais ce matin ?

—Quand je te dis que je l'ai juré, frère Coq ! Tu seras pour moi comme un frère, ta femme, Poule, comme une soeur, tes enfants, Poulets, comme mes enfants.

—Vrai ?

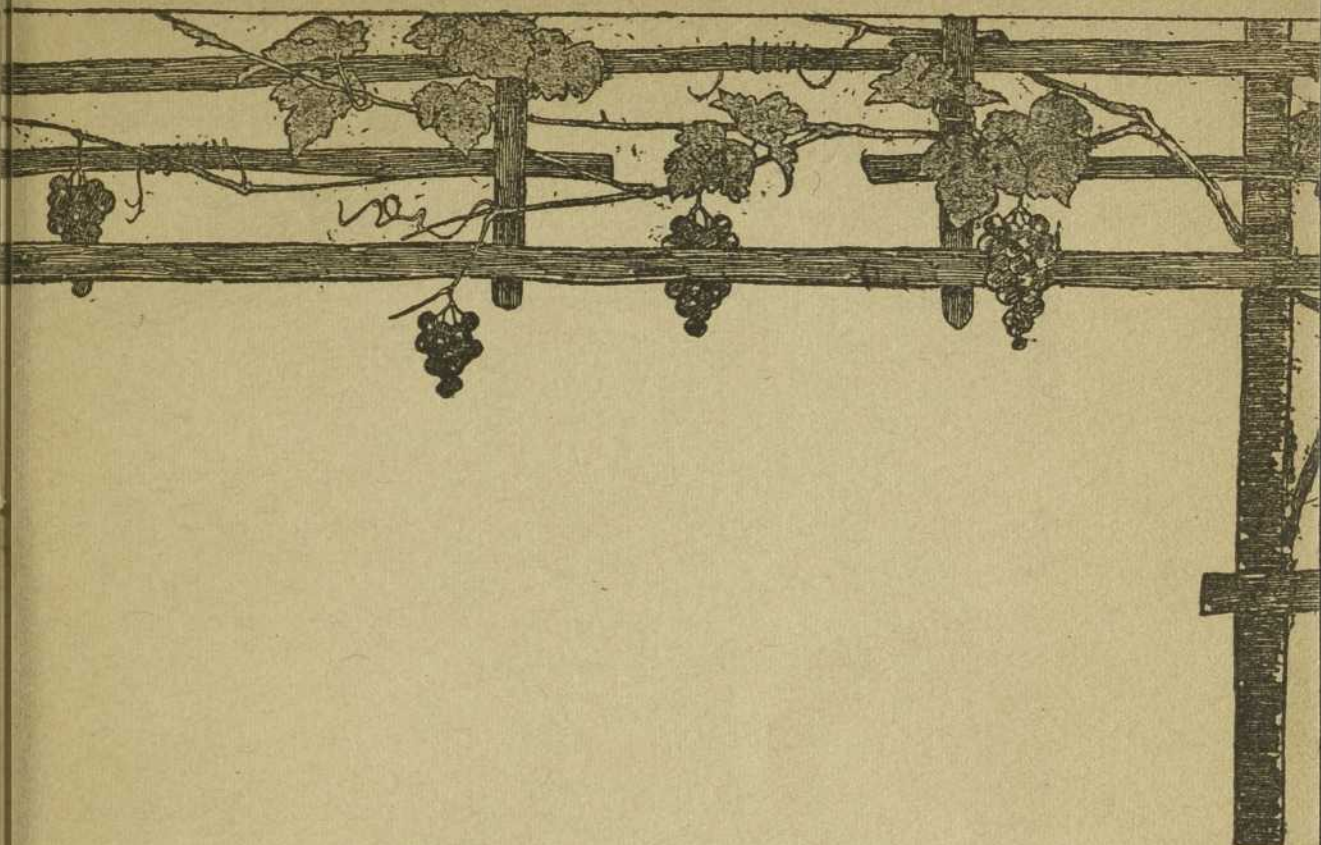
—Ma grand' conscience ! Oh ! je ne dis pas que lorsque je rencontrerai un oeuf sur mon chemin, je ne le sucera pas ! C'est si bon, un oeuf ! Et puis on ne devient pas un saint du premier coup. Mais pour le reste, c'est juré.

Frère Coq demeurait pensif ; il se gratta encore l'oreille, regarda frère Renard du coin de l'oeil et tout à coup, prenant son parti.

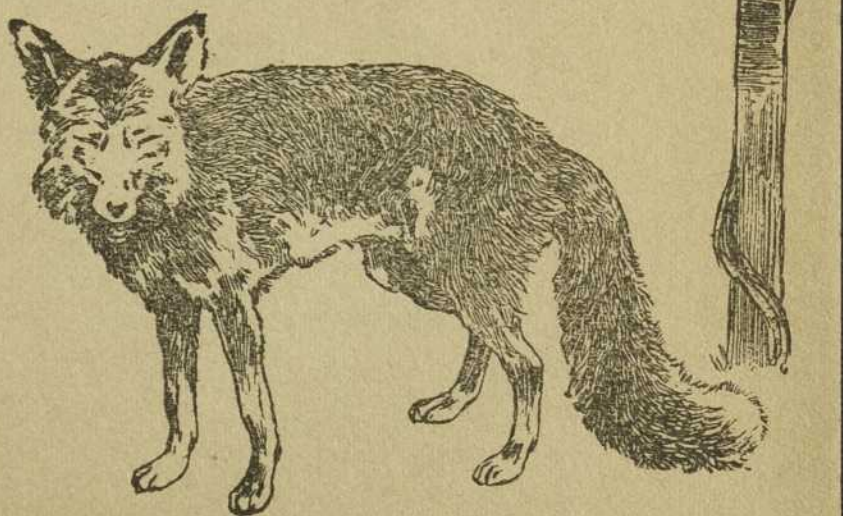
—Frère Renard, dit-il, si c'est vrai que tu as signé la paix, pourquoi as-tu volé le fromage de frère Corbeau ? Il m'a raconté l'histoire tout à l'heure et il te voue à tous les diables.

Frère Renard éclata de rire.

—Le pauvre niais ! Ecoute, frère Coq, j'ai promis de ne faire aucun mal ni à ta femme Poule, ni à tes enfants Poulets. Je n'ai jamais eu envie non plus de manger frère Cor-



—Crois-tu donc que je les voulais ces raisins? Ce que je
fais-là est un simple exercice d'assouplissement.



beau, il est trop coriace, seul, frère Loup, glouton de sa nature, pourrait s'en contenter ; mais je puis bien, n'est-ce pas, manger les fromages que l'on me donne.

—Que l'on te donne ? Peux-tu mentir ainsi ? Frère Corbeau me jure que tu le lui as volé.

—Je crois qu'il t'a mal raconté l'histoire. Entre nous, frère Corbeau est niais autant que vaniteux. Quand tu lances ton cocorico dans le ciel du matin, toi, il est si harmonieux, qu'aussitôt le soleil se montre à l'horizon pour t'écouter, et c'est pour cela qu'on dit que tu fais lever le soleil.

—Frère Renard, dit frère Coq en baissant les yeux, tu es un flatteur ; je parie que c'est par des moyens semblables que tu as volé le fromage de frère Corbeau.

—Par des moyens semblables, peut-être, mais quand je te parle, à toi, frère Coq, je dis la vérité. Les croassements de frère Corbeau sont si criards qu'ils me cassent les oreilles...

—Pourtant tu lui as dit qu'il chantait à merveille, qu'il était un phénix...

—Parce que je voulais son fromage. Tu n'as pas de fromage, toi, frère Coq, et je n'ai aucun intérêt à te tromper. Quand je te dis que ton cocorico est harmonieux, c'est que c'est vrai.

—Si j'étais sûr ?

—Tu peux l'être puisque tu n'as pas de fromage.

—C'est que...

—Puisque j'ai juré... Avec frère Corbeau,

c'est autre chose. Voici d'ailleurs comment la chose est arrivée.

—Raconte, frère Renard, j'écoute.

—J'étais à jeun, ce jour-là. Aujourd'hui, je te l'ai dit, j'ai bien déjeuné. Aussi, si tu veux descendre et venir près de moi, tu ne cours aucun risque et tu m'entendras mieux. Je souffre d'un commencement d'extinction de voix, j'ai tant parlé, hier, à l'assemblée, pour convaincre tout le monde...

—Je t'entends très bien d'ici, frère Renard, continue.

—Eh bien ! imagine-toi que j'étais à jeun. Je marchais à la lisière de la forêt, en quête de perdrix à dévorer... je veux dire des oeufs de perdrix, quand tout à coup je vois une ombre traverser le chemin. Je lève la tête, c'est frère Corbeau qui arrive, ayant dans son bec un superbe fromage. Ah ! frère Coq, l'eau m'en vint à la bouche ! Quand je te dis que je n'avais pas déjeuné et qu'il y avait là un plat appétissant ! Qu'aurais-tu fait, à ma place, frère Coq ?

—Je serais parti en chercher un autre.

—Parce que tu as des ailes, toi, frère Coq, mais moi je n'ai que mes jambes qui ne vont pas si vite. Et puis, me vois-tu arriver chez la fermière ? Je la connais, c'est à coup de trique qu'elle m'aurait reçu. Tandis que là, tout près, je n'avais qu'à prendre.

—A voler, tu veux dire, frère Renard.

—Et après ? Je n'avais pas encore juré, ce jour-là ! Ensuite, est-ce ma faute à moi, si frère Corbeau est bête comme une oie et orgueil-

leux comme un paon ? Je l'ai flatté un peu, je lui ai dit que son plumage était magnifique, que ce noir lustré indiquait certainement un haut personnage...

—Tu mentais, frère Renard.

—Eh oui ! je mentais, mais si tu avais vu comme il me croyait ! Il se trémoussait d'aise, faisant aller ses ailes et hochant la queue. Ce n'est pas tout, lui ai-je dit, on va choisir, dans quelques jours, le roi de la forêt, il faut que ce soit un chanteur et un brillant personnage. Eh bien ! frère Corbeau, si ce que l'on me dit est vrai, si votre ramage est aussi harmonieux que votre plumage est distingué, foi de renard, je voterai pour vous, et je ferai voter tous mes amis. A ces mots, frère Corbeau s'est senti hors de lui, il a voulu montrer sa belle voix et a poussé un si formidable croassement que tous les sapins en ont tremblé. Ah ! si tu avais été là. J'ai failli m'en boucher les oreilles. Mais je n'en ai pas eu le temps, le fromage venait de choir entre mes jambes. Oh ! frère Coq, de ma vie, je n'en ai mangé de meilleur.

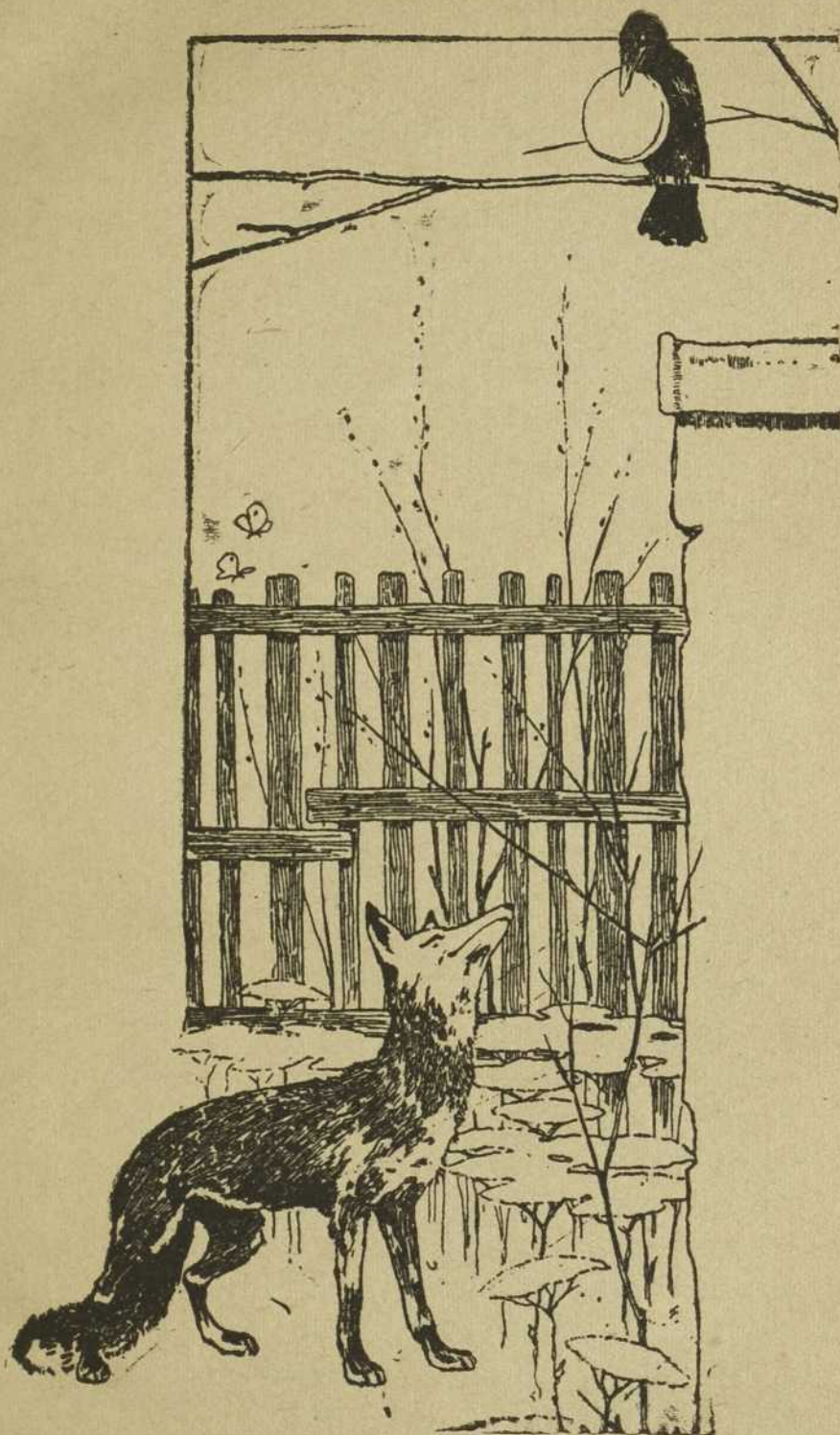
—Tu as trois grands défauts, frère Renard, tu es menteur, gourmand et voleur.

—Et quand ce serait, penses-tu que l'on devient saint du premier jour ? D'ailleurs je n'avais pas fait serment alors, tandis que maintenant...

—Tandis que maintenant ?

—Je mangerai peut-être encore des fromages, mais jamais de poulets.

—Si c'était vrai !



—Je l'ai flatté un peu, je lui ai dit que son plumage était magnifique.

—Je te le jure, frère Coq. Va, j'en ai assez sur la conscience. Si tu avais vu le loup pleurer, hier ! Eh bien ! crois-moi si tu veux, mais j'ai pleuré aussi ; nous avons fait plusieurs mauvais coups ensemble.

—Alors, c'est fini la lutte entre nous deux ?

—Fini, frère Coq. Et si tu veux, nous allons sceller notre nouvelle amitié par un grand festin. Viens chez moi, demain, j'ai quelques douzaines d'oeufs de perdrix qui feront une magnifique omelette.

—Soit, répondit frère Coq, j'accepte.

Frère Renard repartit en remuant la queue ; il n'avait pas perdu sa journée.

—Qu'importe, se disait-il, que je le mange maintenant ou tout à l'heure. Il eût été délicieux aujourd'hui ; demain il sera meilleur encore.

Donc le lendemain, vers midi, frère Coq fit un bout de toilette et prit lentement le chemin de la maison de frère Renard, à la Renardière, près de la côte de sable au revers du bois.

A mesure qu'il approchait, frère Coq ralentissait le pas.

Enfin il arriva et, par la porte entrebâillée, il put jeter un coup d'oeil à l'intérieur. Sur la table, ni nappe ni vaisselle, ni aucuns préparatifs du dîner mais un grand couteau à dépecer et une poêle à frire.

—Entre, frère Coq, cria frère Renard, entre, le repas sera prêt dans quelques minutes et je suis sûr que tu ne le regretteras pas.

Mais frère Coq se gratta l'oreille avec sa patte, ce qui était signe, chez lui, d'une gran-

de indécision. Il regarda frère Renard du coin de l'oeil et soudain, ayant pris son parti.

—Je crois, frère Renard, que tu as oublié le serpolet; or une omelette sans serpolet n'est pas une omelette. Je cours en chercher une touffe au jardin.

Sur ces mots, frère Coq bondit au dehors et courut se cacher parmi les arbustes pour voir comment frère Renard allait se comporter.

Il n'attendit pas longtemps. Prenant son grand couteau, frère Renard sortit à pas de loup, dans l'espoir de surprendre frère Coq.

Alors frère Coq lui cria :

—J'ai mis le serpolet sur le piquet de la clôture.

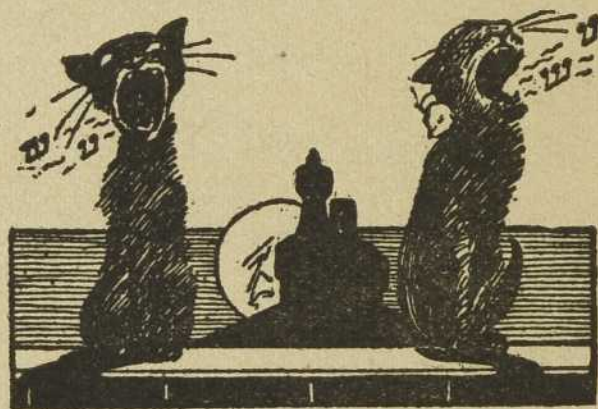
Mais frère Renard s'inquiétait bien du serpolet... Il courut vers l'endroit d'où venait la voix. Frère Coq se glissa de broussaille en broussaille.

Alors frère Renard, perdant tout contrôle, s'élança sur les traces de frère Coq sans même regarder où il mettait les pieds. Malheur ! un piège avait été posé par le fermier. Frère Renard n'y échappa que de justesse, et même il y laissa sa queue.

Au cri que poussa frère Renard, tout le village fut alerté : lapins, belettes, mulots mirent le nez à leur trou pour voir ce qui se passait et le fermier accourut armé d'une hache pour lui fendre la tête. Frère Renard tira si fort, qu'il parvint à se dégager mais sa queue demeura en otage.

Dès lors, il devint la risée de tous et on ne l'appela plus que frère Renard l'Ecourté.

Quant à frère Coq, telle avait été sa peur, que prenant son élan, il s'envola jusqu'à la cime du clocher et n'en voulut plus redescendre jamais, tellement il craignait de retomber entre les pattes de son ennemi.



Comment frère Renard perdit le moignon de queue qui lui restait

Voilà plusieurs fois qu'on me demande la suite des aventures de frère Renard et ce qu'il lui advint après qu'il eut si brusquement perdu sa queue à la poursuite de frère Coq. S'il fallait que je les raconte toutes, un volume n'y suffirait pas. Ajoutons-en une cependant. Je vous raconterai aujourd'hui la vengeance de Jeannot Lapin, et comment frère Renard perdit dans cette nouvelle guerre le moignon de queue qui lui restait.

C'était au sein d'une vieille forêt, si vaste et si épaisse que les hommes n'y pénétraient que rarement.

Dans une clairière, à mi-hauteur d'une colline recouverte de petit thé, de myrtilles et de bruyères en fleurs, Jeannot Lapin avait creusé son terrier. Trois galeries, partant l'une du pied d'un gros érable, la seconde de la base d'un petit rocher et la troisième d'une touffe

de fougères, formaient trois sorties et aboutissaient à une chambre ronde dans laquelle Jeannot s'était installé avec sa femme, Jeannotte.

Lorsque le printemps fut arrivé, notre Jeannotte mit au monde trois jolis lapereaux et, pour que les chéris eussent bien chaud, elle les coucha dans un lit fait avec le poil qu'elle s'arrachait elle-même de son ventre.

Quant à Jeannot, il était presque toujours dehors, en quête de nourriture pour toute la maisonnée; il en fallait beaucoup, car Jeannotte qui nourrissait sa progéniture avait fort bon appétit.

Mais quand Jeannot rentrait au logis et qu'il regardait ses trois petits enfants, il les trouvait si beaux, si beaux, qu'il en oubliait le soleil qui dorait la campagne et les fleurs qui commençaient à naître. Alors, il se couchait près d'eux, les réchauffait de sa fourrure et s'endormait heureux.

Les deux époux vivaient contents et déjà la mère pensait avec orgueil au jour où elle mènerait sa petite famille folâtrer dans l'herbe et goûter aux pousses tendres du petit thé.

Hélas! ce bonheur ne fut pas de longue durée. Frère Renard venait d'arriver dans ces parages.

Honni et moqué de tous ses compagnons depuis sa folle équipée avec frère Coq, ne pouvant plus se montrer en public sans devenir la risée de tout le monde, il avait fini par abandonner le lieu de ses exploits pour aller cher-

cher fortune dans un pays où il serait moins connu.

Et voilà que traversant ce coin de forêt, il le trouva tout à fait de son goût, solitaire, tranquille et à l'abri des regards indiscrets. Personne ici ne lui ferait des remarques malveillantes sur le bout de queue qui lui manquait. Il résolut donc de s'y établir.

Le coquin avait un flair de tous les diables. Il n'eut pas de peine à découvrir le terrier de Jeannot Lapin.

—Voilà un endroit superbe, se dit-il. En agrandissant cette galerie, je serai très bien ici pour dormir. Sans compter qu'au fond je dénicherai certainement quelques lapereaux tendres et gras dont je me régèlerai.

Et le scélérat passait, d'un air gourmand, sa langue sèche sur son museau pointu.

Le soir même, il se mit à gratter la terre pour élargir la galerie.

Jeannot et Jeannotte s'aperçurent aussitôt du danger qui les menaçait.

—Ah! mon Dieu! s'écria Jeannot, nos pauvres enfants sont perdus!

—Pas encore, répondit Jeannotte qui était une personne de tête; pas encore, mais ils le seront si nous nous contentons de gémir.

—Que faire, mon Dieu, que faire! larmoyait Jeannot.

—Va-t'en vite chez nos amis les Lapinot et demande-leur asile pour quelques jours. D'ici là, nous aurons le temps de creuser un autre terrier.

Jeannot partit par la coulée de l'érable,

sans que frère Renard, tout à son travail, s'en fût aperçu, et se rendit chez Lapinot, l'un de ses camarades d'enfance, qui habitait à deux cents pieds de là.

—Cher ami, lui dit-il, je viens te demander un service. Nous sommes assiégés par un vilain Renard à queue coupée qui s'est mis en tête de prendre notre terrier. Je t'en prie, recueille chez toi ma femme et mes enfants pour quelques jours. D'ici là, j'aurai creusé un nouveau terrier où nous serons à l'abri.

—Ah! non, par exemple, répondit Lapinot. Si vous venez ici, le Renard y viendra aussi, maintenant qu'il vous connaît, et quand il aura mangé les deux familles, nous serons bien avancés. Va plutôt chez Laperet, là-bas, de l'autre côté de la colline, c'est plus loin et le Renard ne vous retrouvera pas.

Jeannot, un peu désappointé, comme vous pouvez le croire, sortit sans dire adieu et courut chez Laperet. Mais celui-ci n'eut pas plutôt entendu sa proposition qu'il s'écria :

—Y penses-tu? Avec ma femme et mes cinq enfants, nous sommes déjà à l'étroit ici. D'ailleurs, il est sûr que le Renard vous suivrait à la trace et alors nous serions tous mangés. Je me demande même si nous ne serons pas obligés de déménager nous-mêmes. En attendant, rien à faire.

—Cependant...

—Il n'y a pas de cependant. Tu as trois enfants à protéger, moi, j'en ai cinq; en cas de danger, chacun pour soi et Dieu pour tous.

Jeannot n'en écouta pas davantage; il revint chez lui en toute hâte, la rage au coeur.

Et frère Renard creusait toujours. Et plus il creusait, plus la bonne senteur des lapereaux lui donnait envie. Il en remuait d'aise le moignon de sa queue.

—Crois-tu qu'ils m'ont refusé! dit Jeannot à sa femme. Oui, refusé. Oh! les lâches! les sans-coeur!

—Ecoute, reprit Jeannotte, ne perds pas ton temps à les injurier, cela ne sert à rien. Va plutôt trouver l'Ours, notre roi; expose-lui notre malheureuse position, demande-lui son appui et je suis sûre qu'il enverra quelqu'un pour chasser ce maudit écourté.

—C'est facile à dire, mais où aller, je ne sais même pas où il demeure.

—Au milieu de la forêt, sous le grand rocher d'En-Haut; je l'ai entendu dire à des corneilles, l'automne dernier. D'ailleurs, tu te renseigneras en chemin. Un grand personnage comme le roi est toujours facile à trouver.

—Mais pendant mon absence, le Renard mangera nos petits!

—Crois-tu? Regarde, je n'ai pas perdu mon temps; j'ai déjà creusé une nouvelle galerie, je continuerai pendant ton voyage; il ne nous atteindra pas de sitôt. Ce ne sera pas commode pour les sorties; par exemple, mais nos enfants demeureront au logis.

—Alors, je pars tout de suite.

Ce n'était pas une petite entreprise que d'aller parler au roi. Il fallait traverser une

bonne moitié de l'immense forêt, échapper aux loups et autres carnassiers de cet acabit, sans compter nombre d'autres plus petits mais tout aussi féroces : martres à la longue queue, fouines au corps mince, belettes au nez pointu, bêtes puantes sournoises ; et les milans qui vous tombent du ciel sans crier gare, et les hiboux et les chouettes qui voient dans la nuit comme en plein jour.

Mais l'amour paternel fut le plus fort et dès que la lune parut au ciel, Jeannot se glissa hors du terrier, à l'insu de frère Renard et s'enfonça bravement dans la forêt.

Il courut deux heures durant, s'arrêtant à peine d'ici de là pour reprendre son souffle et brouter un brin de bruyère ou de thé sauvage. Il traversa ainsi la longue file de sapins, puis une colline parsemée de bouleaux et arriva enfin à une clairière toute tapissée d'herbe tendre au milieu de laquelle un lièvre faisait sa toilette.

— Bonsoir, ami, lui dit Jeannot, ne pourrais-tu pas m'indiquer le chemin qui conduit à la cour du roi ?

— A la cour du roi ? Ma foi, je n'y suis jamais allé, camarade, mais j'en ai ouï parler par mon grand-père qui avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse. Suivez le sentier qui longe ce bois d'érable et marchez à toute vitesse jusqu'à cette colline que vous voyez là-bas. De l'autre côté, il y a un lac, une mare plutôt ; elle est habitée par de nombreuses grenouilles. Vous leur demanderez de nouveaux renseignements.

—Grand merci, répondit Jeannot.

—Il n'y a pas de quoi, mais vous pourriez me rendre un service. Si vous voyez le roi, demandez-lui donc de purger le bois de ces loups qui nous dévorent. La vie est intenable ici.

—Je n'y manquerai pas. Au revoir.

Et Jeannot reprit sa course. Il suivit le sentier, arriva à bout de souffle jusqu'au haut de la colline et aperçut la mare dont on lui



Il allait comme le vent, et bientôt il déboucha dans la grande savane...

avait parlé. Elle était bordée de joncs, de roseaux et de quenouilles où croassaient d'innombrables colonies de grenouilles.

A l'arrivée du voyageur, les braves bêtes plongèrent dans l'eau à qui mieux mieux.

Au bout d'un instant, cependant, elles reparurent à la surface, regardant le trouble-fête de leurs gros yeux ronds cerclés d'or. Jeannot n'avait pas l'air bien terrible, car une

maman grenouille se risqua à sortir de l'eau pour l'examiner de plus près.

—Madame, demanda Jeannot, tout essoufflé, connaissez-vous le chemin pour aller à la cour du roi ?

—Ah ! c'est loin d'ici et je n'y suis jamais allée moi-même. A vrai dire, je n'ai jamais dépassé la prairie qui nous entoure. Mais j'ai ouï dire que pour se rendre à la cour du roi, il fallait traverser le bois de sapin que vous voyez là-bas. Ensuite, il y a une grande savane, mais après, je ne sais plus.

Jeannot, bien qu'il fût épuisé, ne perdit pas un instant. La pensée du péril que couraient sa femme et ses enfants, lui donnait des ailes. Il bondit dans le chemin et reprit sa course.

—Frère Lapin, lui cria la grenouille, si vous voyez le roi, demandez-lui donc de nous débarrasser de ces hérons qui nous dévorent.

—Je n'y manquerai pas, répondit Jeannot tout en courant, et qui déjà se perdait dans la masse sombre des sapins.

Il allait comme le vent, et bientôt il déboucha dans la grande savane qu'il traversa à toute allure, foulant aux pieds les herbes fines, les grandes marguerites blanches, les campanules bleues, les digitales roses, les langues de vipère tachetées, les boutons d'or et les chicorées sauvages.

De l'autre côté, la forêt interminable recommençait. Arrivé à la lisière, Jeannot s'arrêta. Où aller, maintenant ? Heureusement, un rossignol chantait sur la branche d'un merisier.

—Frère Rossignol, demanda Jeannot, je me rends à la cour du roi. Connais-tu le chemin?

—Parfaitement, répondit, de sa voix mélodieuse, le chanteur des bois. Vous y êtes presque, d'ailleurs. Prenez ce sentier, suivez-le jusqu'au gros rocher là-bas, à la croisée des chemins: c'est là.

—Enfin! s'écria Jeannot. Merci, frère Rossignol.

—Est-ce que tu vas parler au roi?

—Il le faudra bien, soupira Jeannot.

—Dans ce cas, demande-lui donc qu'il nous débarrasse des milans qui nous dévorent, nous, nos oeufs et nos petits.

—Compte sur moi, frère Rossignol, je ne t'oublierai pas.

Et Jeannot repartit ventre à terre, tant il était pressé d'arriver.

—Mais voilà qu'un grognement terrible le fit sursauter. Tremblant de peur, l'infortuné se blottit dans une taupinière, au pied d'un énorme sapin. Il n'osait plus bouger.

Et voilà que dans la mousse, un museau de petite souris, fin et soyeux, parut soudain. Elle allait, croquant par-ci, croquant par-là.

—Qu'avez-vous donc, frère Lapin? demanda-t-elle. Vous tremblez comme une fougère en plein vent.

—N'avez-vous pas entendu? répondit Jeannot, d'une voix blanche.

—On entend tellement de choses, ici. Quoi donc?

—Ce grognement...

—Eh bien! c'est le roi qui vient de bâiller,

voilà tout. Il en est ainsi tous les matins quand il s'éveille et qu'il s'étire.

—Tous les matins?

—Eh oui! Il est vrai qu'aujourd'hui, notre roi est d'humeur plutôt maussade; regardez.

Juste en face de lui, Jeannot aperçut une caverne profonde, et dans la caverne, un ours aux proportions colossales qui allait et venait, découvrant de longues canines. De temps à autre, il s'arrêtait, regardait devant lui et poussait un sourd grognement qui glaçait Jeannot jusqu'au coeur.

—Que voulez-vous, il a ses nerfs, notre roi, et peut-être des rhumatismes; il commence à vieillir.

—Et dire qu'il faut que j'aille lui parler, murmura Jeannot.

—Hein! Quoi? demanda la petite souris. Vous voulez parler au roi?

—Il le faut bien!

Et Jeannot lui raconta ses malheurs.

—Mon pauvre ami, dit la souris, de sa petite voix flûtée, qu'est-ce que vous voulez que cela lui fasse?

—Puisqu'il est le roi!

—Sans doute qu'il est le roi, c'est-à-dire qu'il se croit le droit de manger qui il lui plaît, quand cela lui plaît et sans que personne ose le contrarier. Miel ou fruits, souris ou lièvres, il est toujours sûr d'un bon dîner; le reste lui importe peu, allez. Frère Renard peut croquer vos petits tant qu'il voudra, ce n'est pas lui qui l'en empêchera.

—On verra bien, dit Jeannot, d'un air som-

bre. Je lui parlerai, je lui rappellerai son titre de roi...

—Et il ne fera de vous qu'une bouchée, s'il a faim, ce qui est fort possible, car il n'a pas encore déjeuné.



Frère Renard arriva sans défiance...

—Et mes enfants! s'écria Jeannot, les larmes aux yeux. Que faire pour les sauver?

—Vous en retourner au plus vite, et au lieu de perdre du temps à aller demander du secours à ceux qui ne peuvent pas vous en don-

ner, essayer de vous tirer d'affaire vous-même, c'est beaucoup plus sûr. Aide-toi et le ciel t'aidera, dit le proverbe.

—Ma foi, vous avez peut-être raison.

—Vous commencez à vous en apercevoir? C'est heureux! Allons, regagnez votre terrier et bonne chance.

Jeannot ne se fit pas prier davantage. Ayant remercié la souris de son bon conseil, il bondit comme s'il avait eu une meute de chiens à ses trousses.

Le long du chemin, il répéta au rossignol, aux grenouilles et au lièvre, ce que lui avait dit sa petite soeur, la souris:

—Tâchez de vous tirer d'affaire vous-même, c'est ce qu'il y a de plus sûr.

Après deux jours et une nuit de course folle, rongé d'inquiétude, mourant de faim et de fatigue, Jeannot rentra dans son terrier.

Il retrouva Jeannotte et ses trois petits enfants en bonne santé.

Je vous laisse à penser s'ils furent heureux de se revoir et de se caresser.

Malheureusement, on n'avait guère de temps à donner aux joies de la famille. Frère Renard guettait toujours.

—Eh bien! demanda Jeannotte, où en sommes-nous?

—Juste au point où nous en étions au moment de mon départ.

—Pas possible!

—Hélas oui!

Et Jeannot raconta son voyage, sans omettre sa conversation avec la souris.

—En fin de compte, conclut Jeannotte, tu ne nous rapportes qu'un conseil. Il est vrai qu'il me semble bon et nous allons tâcher d'en profiter.

—C'est bientôt dit, mais comment faire ?

—Ecoute, pendant que tu courais, moi je creusais, tu vois que je n'ai pas perdu mon temps. Frère Renard n'est pas encore près de nous atteindre. Mais il y a mieux que cela. Tandis qu'il courait pour son dîner, je suis allée prendre l'air et m'assurer de la rapidité de son travail ; or j'ai remarqué qu'il a trop creusé sous la roche ; elle commence à manquer d'appui et penche un peu.

—Eh bien ?

—Eh bien ! il suffirait d'enlever encore un peu de terre pour l'ébranler tout à fait.

—Mais nous serons écrasés.

—Pas du tout !

—Je ne comprends pas bien.

—C'est que tu ne réfléchis pas. Frère Renard ne vient creuser que la nuit, le jour, il est en chasse. Il nous sera facile de creuser sous la roche jusqu'à ce qu'elle soit à peu près ébranlée. Et lorsque frère Renard reviendra, nous sortirons en cachette, nous monterons sur la pierre et nous sauterons de toutes nos forces pour qu'elle tombe et écrase la sale bête. Qu'en dis-tu ?

—Je dis que tu vaux ton pesant d'or et que nous nous mettrons au travail dès que le Renard sera parti.

Ainsi fut fait et, à la nuit tombante, la ro-

che, complètement déchaussée, oscillait sur sa base; un rien pourrait la faire rouler.

Frère Renard arriva sans défiance et s'engagea dans le couloir pour reprendre sa besogne; mais avant, il colla son museau à l'ouverture pour s'assurer que la proie tentante, les trois lapereaux, était toujours au fond du terrier.

Alors qu'il était tout à la joie du festin promis, Jeannot et Jeannotte sortent doucement par une autre ouverture, montent sur la roche et exécutent mille cabrioles.

Soudain la lourde pierre tremble, s'incline! Jeannotte pousse un cri de joie. Frère Renard l'entend; il comprend le danger et veut fuir en toute hâte. Le rocher s'écrase au moment où il passe, s'aplatit sur le moignon de queue qui lui reste et le retient prisonnier.

Frère Renard ne peut retenir un glapissement de douleur.

—Ah! ah! lui crie Jeannot. Te voilà donc scélérat, voleur! Te voilà pris, toi qui croyais nous prendre et croquer nos enfants!

Et Jeannotte qui se souvenait d'un refrain appris dans sa jeunesse, se mit à lui chanter :

*Tu l'as voulu! T'en plains pas,
Tire la lonla, tire la lonlaire!
Tu l'as voulu! T'en plains pas,
Tire toi de là comme tu pourras!*

A ces mots, frère Renard, fou de rage, fit un effort suprême et réussit à se dégager; mais il y laissa le moignon de queue que la roche ne voulut pas lâcher.



A ces mots frère Renard fit un effort suprême...

Il était plus écourté que jamais et il en éprouva une telle honte qu'il quitta le pays où on ne le revit jamais plus.

Et Jeannot, Jeannotte et leurs enfants vécurent en paix et heureux.

Mais quand ils devinrent plus grands et qu'il commença leur éducation, papa Jeannot ne cessait de leur répéter le conseil qui lui avait si bien réussi. — *Tâchons de nous tirer d'affaire nous-mêmes, c'est plus sûr.*

Beaucoup de jeunes gens pourraient profiter de la leçon; ne comptons pas trop sur les autres, pas même sur le gouvernement et ses octrois, pour nous trouver une situation; tâchons de le faire nous-même en nous y préparant, c'est plus sûr. Aidons-nous et le Ciel nous aidera.

La trace mystérieuse

Le printemps après l'hiver. Le jour est doux, le soleil chaud; les premières feuilles se montrent; les oiseaux chantent en construisant leurs nids. Tout s'agite au bord de la forêt. Une fourmi brune s'est attaquée à une brindille de sapin.

—Bonne aubaine, dit-elle, voilà qui fera une superbe poutre pour la galerie de notre maison!

Et notre brave petite fourmi la saisit et la traîne vers la fourmilière.

Après tout, le fardeau n'est pas trop lourd pour ses reins solides, le chemin est plat comme un tapis. Demoiselle fourmi l'a si souvent parcouru, et ce matin même quinze fois déjà. Elle en connaît tous les détours. Aussi comme elle va.

Et soudain: patatraque! La voilà qui culbute dans un précipice. La peur lui brouille la vue. La poutre roule d'un côté et Demoiselle fourmi de l'autre.

Un moment, elle gigotte, battant l'air de ses pattes menues. Mais la voilà debout; elle regarde, elle inspecte le précipice où elle a chu.

—Qu'est-ce que cela? dit-elle. Je connaissais pourtant la route. D'où vient cet abîme qui n'existait pas tout à l'heure? Depuis tant d'années que nous habitons ces parages, jamais encore je n'avais remarqué cela.

Et marchant sur le fond de la fosse, Demoiselle fourmi en fait le tour, remonte la paroi abrupte, regarde en bas, autour, s'oriente, pendant que d'autres fourmis, ses camarades, passent à côté d'elle, les unes chargées de fardeaux, les autres en quête de butin.

—Attention, vous autres, crie-t-elle, la route est barrée.

—Quoi, qui, comment, pourquoi? crient les voyageuses.

Et toutes de courir au bord de la fosse et de se demander à qui mieux mieux.

—Qui a bien pu faire cela?

D'autres insectes arrivent, curieux; on s'assemble, on s'interroge, on se consulte. Un scarabée moustachu, l'air important dans sa carapace noire irisée, annonce:

—Là-bas, un peu à droite de cette bardane jaune, il y a une autre fosse toute pareille.

C'est loin? demandent quelques fourmis.

—Loin?... cela dépend; si je compte comme nous comptons, nous autres, scarabées, cela fait un demi-mille, mais pour vous autres, fourmis, cela doit faire un bon mille et demi, sinon plus.

On veut aller voir, lorsqu'un criquet, sans crier gare, leur saute sur la tête.

—Mal élevé, profère une blatte de mauvaise humeur.

—Oh! madame, excusez-moi. Mais quoi, qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que tout ce rassemblement?

—Regardez, reprend la fourmi, maintenant fière de sa découverte; un précipice, il n'était pas là ce matin.

—Quoi, tant d'histoires pour un trou? La belle affaire, j'en ai déjà sauté quatre ou cinq de semblables pour venir ici. Pour nous autres, sauterelles, quelle importance cela peut-il avoir!

Et maître Criquet, retroussant ses moustaches, prend son élan:

—Hop! Bonsoir la compagnie.

—Acrobate! va, murmure la blatte.

—On sait bien que Madame est aussi bonne sauteuse et chanteuse qu'elle est piètre travailleuse,¹ remarque une fourmi. Ça lui est bien égal, un fossé! La route n'est jamais barée pour elle; mais pour nous autres, portefaix, c'est une autre affaire. Ce sera désormais un détour d'un demi-mille au moins, la charge sur le dos, jusqu'à la fourmilière.

(1) Cette fourmi était sans doute la même qui avait si mal reçu la sauterelle, l'hiver précédent. Remarquons que le mot sauterelle est un terme général par lequel on désigne la plupart des insectes orthoptères sauteurs. La grande sauterelle ou criquet, ainsi nommée à cause de la résonnance de son chant: cri-cri, est plus connue sous le nom de cigale; c'est pourquoi La Fontaine a intitulé sa fable: *La cigale et la fourmi*. Les naturalistes méticuleux distinguent cependant entre cigale, sauterelle et criquet.

Mais l'attroupement augmente. Avez-vous remarqué qu'il suffit que deux ou trois êtres se rassemblent pour qu'aussitôt des curieux surgissent de toutes parts. Les rayons du soleil avaient à peine avancé de quelques pieds, que déjà une foule de badauds s'étaient amassés autour de la fosse.

Une bête à bon Dieu, couleur de corail, descendit en volant de la tige qu'elle était en train d'épucer, une abeille passa en bourdonnant, suivie de deux mouches vert-doré, un papillon aux ailes blanches, vint délicatement atterrir en plein milieu de la fosse; une bête à patate,² curieuse et lourde, y roula sur le dos; c'était curieux de la voir agiter désespérément ses courtes pattes, sans pouvoir arriver à se redresser.

Les petits furent bientôt suivis des plus grands. D'abord une souris grise qui poussa un cri de terreur à la vue du gouffre. Une grenouille verte y tomba comme un beignet dans l'huile, écrasa quelques insectes et s'échappa, bondissant vers d'autres aventures. Un hérisson, jouant des piquants, se fit une place dans la cohue, au milieu de l'indignation générale.

—Prends garde, malotru! Tu ne pourrais pas serrer tes épines?

Les moineaux s'approchèrent à leur tour.

(2) Pour mes lecteurs amateurs d'entomologie, je dirai que le nom scientifique de la bête à patate est le *chrysomèle de la pomme de terre*, et s'ils décomposent ce nom, ils s'apercevront que cela signifie: miel d'or, un bien beau nom pour une sale bête que nos cultivateurs vouent à tous les diables.

—Un trou, remarqua l'un d'eux; si au moins il était plein d'eau, on pourrait boire.

—Boire de l'eau, là-dedans? Celle du ruisseau est autrement fraîche!

—Elle est loin.

—Près ou loin, je ne veux que la meilleure!

Et nos moineaux se mirent à discuter, piaillant à qui mieux mieux et se querellant comme c'est leur coutume.

Un écureuil avide de nouvelles, entendant tout ce bruit, sortit la tête du creux qu'il habitait et s'informa de la cause du rassemblement.

—Viens et tu verras, lui cria un moineau effronté.

Quelques pigeons roucoulèrent, considérant la scène, et finalement s'approchèrent, non sans jeter, de droite et de gauche, des coups d'oeil perspicaces aux graines qu'ils saisissaient d'un coup bref. Un serpent gris, à ventre orange, frôla les feuilles sèches et disparut dans les broussailles; une fouine, se faufila elle aussi, mais demeura en arrière; comme deux charbons ardents brillèrent les yeux d'une martre de roche. Les oreilles pointues d'un renard se dressèrent derrière le buisson où il se terrait à l'affût. Une bande de loups s'arrêta et envoya un éclaireur. Brisant les jeunes arbustes qui gênaient ses défenses, un orignal apparut, recula de quelques pas et se contenta de pointer son muffle menaçant.

—Que personne n'ose s'approcher de moi, semblait-il dire, je suis le roi de la forêt; di-

tes-moi seulement la cause de ce rassemblement.

Et dans les branches des chênes, des érables ou des ormes, s'agitait une gent ailée : les merles noirs au bec jaune, les grives rousses, les serins et les pinsons, le pic au bec solide, tous étaient là, jusqu'à la corneille, muette d'étonnement pour une fois.

Sur le sol, toutes les bêtes d'alentour se bousculaient à qui mieux mieux, se demandant l'une à l'autre, de quoi il s'agissait. A grand'peine réussit-on à voir un peu clair dans l'affaire et encore fut-ce grâce aux lumières du renard.

Celui-ci, en effet, s'étant avancé, demanda un moment d'attention.

—Mesdames et Messieurs, commença-t-il, en s'éventant de sa queue et après avoir toutsoté dans sa patte pour éclaircir sa voix...

—Bon, un discours, grogna un carcajou qui venait d'arriver; toujours bavard celui-là.

—Laissez-le parler, crièrent les loups, il sera toujours temps de lui faire son affaire, s'il a parlé pour ne rien dire.

—Mesdames et Messieurs, reprit le renard, il faut tout d'abord remarquer que les fourmis ne sont que des insectes, oh ! pas bêtes, et travailleurs, mais enfin, ce sont des insectes et partant, comparés à nous, comparés à vous, M. l'original, ce sont des insectes pour ainsi dire microscopiques et même...

—Parlons peu mais parlons bien, fit l'original qui se perdait un peu dans les explications du renard.



Un original apparut...

—Oui et pas de préambules inutiles, grogna un loup quelque peu clerc.³

—Oh! si j'ai parlé de fourmis, continua le renard un peu décontenancé, c'est parce qu'en fin de compte, ce sont elles qui sont cause de toute cette alerte.

—Au fait, au fait, cria un lynx qui d'ailleurs n'avait rien compris.

—Mais j'y suis, mon cher, j'y suis; c'est vous qui me retardez.

—Donc une fourmi a trouvé une fosse sur son chemin? demanda l'orignal.

—Oh! une fosse, c'est beaucoup dire. Pour elle, oui, mais pour nous, c'est un petit creux, une bagatelle quoi! Le danger n'est donc pas dans la fosse elle-même, ou dans le creux, si vous voulez; il est dans sa répétition. En effet, elle se répète à intervalles égaux d'ici jusqu'au bois, ainsi que peuvent le certifier des témoins oculaires.

—C'est vrai! c'est vrai! appuyèrent plusieurs voix.

—Voyez vous-mêmes d'ailleurs; faites place, messieurs; écartez-vous un peu pour que tout le monde puisse voir.

—Mais c'est tout bonnement une trace, cria quelqu'un dans la foule.

—Vous l'avez dit, confirma le renard d'un ton doctoral. Et c'est justement parce que c'est une trace que cette fosse mérite toute notre attention. Une trace! donc l'empreinte

(3) Probablement un descendant de celui qui fit condamner l'âne à être pendu lors de la fameuse peste qui décima les animaux.

d'un pied. Et au bout de ce pied, il y a une patte, une jambe. Or ce pied, cette patte, cette jambe, à qui appartiennent-ils? Quel est cet être? Comment est-il venu dans nos forêts? De quel droit? Et quels sont ces projets? Tout cela, il faut l'examiner, le peser, le vérifier, pour prendre ensuite les moyens préventifs nécessaires.

—Ouf! fit le carcajou.

—Peut-être que certains d'entre nous devront se tenir sur leurs gardes, mais pour d'autres, ce sera plutôt une aubaine, fit remarquer un loup, en se passant la langue sur ses babines d'une manière significative.

—Ne dites pas cela, reprit le renard, un ennemi inconnu est toujours dangereux.

—Mais à qui donc peut appartenir cette trace; voilà ce qu'il faut savoir, grogna le carcajou, non sans couler un regard de côté vers l'original.

—Celui qui l'a laissée n'est pas de notre race, répondit l'original; ceux de ma tribu et moi, nous avons des sabots tournés à la mode que voici; tenez, voyez et comparez; quand nous passons quelque part, ça se connaît.

Tout le monde reconnut que le sabot de l'original ne pouvait entrer en ligne de compte.

—Elle n'est pas à moi, en tout cas, dit le carcajou, mettant sa patte à côté de la trace.

—Ni à moi, fit un jeune lièvre étourdi, qui s'avança et fourra sa petite patte en plein milieu de la fosse.

Un rire unanime accueillit ce geste et notre lièvre tout confus se retira au dernier rang.

Et à tour de rôle, toutes les bêtes présentes se mirent à comparer leurs pieds et pattes avec la configuration de la trace.

Mais celle-ci paraissait toujours trop longue et si large qu'elle rappelait à s'y méprendre, un pas d'ours.

—Et mais, c'est une trace d'ours, fit soudain le carcajou.

Et tous de crier :

—Oui, oui, c'est une patte d'ours. Où est donc maître Martin ?

—Qu'est-ce qu'on me veut ? fit une voix rogue.

—Voici, Messire, insinua le renard, nous avons trouvé une trace et chacun se demande à qui elle appartient.

—A moi, pardi, fit l'ours, considérant l'empreinte ; à moi, c'est ma trace en plein ; quelqu'un de mes frères a dû passer par là, ce matin, à moins que ce ne soit ma femme qui serait déjà sortie. Elle dormait pourtant tout à l'heure...

—Je ne pense pas que ce soit là votre trace, objecta soudain le renard qui venait de considérer la marque avec plus d'attention ; non, ce n'est pas votre trace, ni celle de l'un de vos frères, ni celle de Madame votre épouse.

—Comment ! Pas à moi ? Mais regardez donc.

Et maître Martin, retournant sa patte, montra la plante de ses pieds.

—Comment ! Pas à moi ?... Regardez donc un peu, maître renard, le beau parleur.

—Que Messire daigne le remarquer, sa pat-

te est pourvue de cinq merveilleuses griffes, tandis que cette trace n'en présente aucunement l'empreinte. On dirait que le pied a été coupé net, à la naissance des griffes.

—C'est pourtant vrai, asquiesça maître Martin.

—Oui, oui, c'est vrai, proclama l'assistance.

—Et alors pourquoi s'inquiéter, remarqua l'ours, moi, j'ai des griffes, l'autre n'en a pas... Qu'il tombe seulement entre mes pattes et il lui en cuira.

—Pour sûr proclama le jeune lièvre, heureux de revenir en scène. Y a-t-il quelqu'un de plus fort, dans nos forêts, que maître Martin?

—C'est à voir, grogna le carcajou d'un air vexé.

—La force n'est pas tout, soupira l'original. Ne suis-je pas doué d'une force supérieure encore à celle de l'ours? Mais dame Nature m'a refusé les dents et les griffes, tout comme à cet être inconnu dont nous considérons la trace.

—En effet, prononça l'ours, il n'a laissé qu'une trace, c'est un fuyard, un poltron.

Et les bêtes tranquillisées, de répéter avec assurance:

—C'est un fuyard, un poltron!

—Mais peut-être n'a-t-il pas fui très loin, tâchons de le dépister et de le voir de nos propres yeux.

Et maître Renard ayant prononcé ces paroles belliqueuses, se mit à la queue de la bande qui allait courir sus à l'inconnu.

—Arrêtez, croassa une corneille, n'y allez pas, ce serait pour votre perte; écoutez ce que je vais vous dire, moi qui ai tant vécu, qui ai tout vu.⁴

—Parle, vieille radoteuse, grogna le carcajou, raconte-nous encore un de ces cancans que tu croasses du matin au soir.



—Qu'est-ce qu'on me veut ?

La corneille descendit de la cime du sapin où elle était perchée, vint se poser sur la plus basse branche, nettoya son bec en le frottant

(4) On sait que la corneille peut vivre jusqu'à cent ans.

deux ou trois fois contre l'écorce et commença ainsi :

— Cette trace mystérieuse que vous voyez aujourd'hui pour la première fois, appartient à l'être qui est le plus puissant et le plus faible du monde. Il n'a ni les dents du loup, ni les griffes de l'ours, ni le sabot de l'original, ni les serres de l'aigle. Et cependant, je vous l'ai dit, craignez-le, car il est plus puissant que vous tous. Baissez le ton et craignez-le ; dès qu'il apparaîtra, fuyez au plus vite, si vous tenez à votre vie.

— Dis donc, vieille sorcière, fit le carcajou, il ne faudrait pourtant pas te moquer de nous. Je ne vois pas bien comment cet inconnu peut être si redoutable, s'il n'a ni griffes, ni dents, ni serres, ni sabots.

— Vous verrez, vous verrez, croassa la corneille. Je vous l'ai dit, fuyez quand vous le verrez, sans quoi vous périrez tous, car il porte l'éclair et le tonnerre dans ses mains.

— Ah ! ça, avez-vous fini de nous poser des devinettes ? Quel est le nom de l'être que vous décrivez avec tant de détails sans le nommer ? Dites-le, ou nous saurons que vous n'êtes qu'une vieille sotte.

— C'est l'homme, dit la corneille.

— L'homme ? connais pas, dit le carcajou.

— Moi non plus, dit l'ours.

— C'est peut-être l'époux de Madame, ricana le renard et peut-être n'a-t-il, en effet, pour toute défense, qu'un sombre plumage.

Tous les animaux éclatèrent de rire à ces paroles. On demanda même à l'ours s'il ne

pourrait pas grimper à l'arbre et donner une correction à cette vieille chipie dont les paroles étaient encore plus funèbres que l'habit.

Mais voilà qu'un sifflement se fit entendre, une chose passa, rapide comme l'éclair, et maître Martin qui s'apprêtait déjà à grimper à l'arbre, roula comme une masse sur le sol, tandis qu'un filet de sang jaillissait de son encolure où un curieux bâton demeurerait enfoncé.

Un autre sifflement encore, et le carcajou poussa un cri, bondit comme mordu par un serpent et s'abattit à côté de l'ours.

Alors ce fut une débandade générale dans toutes les directions. En un clin d'oeil, la clairière se vida. Le renard fut le premier à disparaître dans la tanière d'un blaireau.

Et tandis que de là il tremblait de tous ses membres, il vit, débouchant de la forêt, l'être à la trace mystérieuse : un homme ayant un arc dans ses mains.

Les deux sorciers de la tribu des Pieds-Noirs

Voici le deuxième récit de mon vieil ami Pied-Noir de Calgary.¹

Ceci se passait bien avant l'arrivée des Blancs dans notre pays. C'est l'histoire des deux sorciers Kisképila et Hawkimah qui se disputèrent, un soir que la lune brillait dans le ciel et ce qu'il en advint. Car il ne faut jamais se disputer quand la lune brille dans le ciel.

Il y avait un mois que les Pieds-Noirs avaient dressé leurs wigwams de peaux de bisons sur les bords de la Saskatchewan, à l'endroit où les Blancs ont bâti, depuis, la ville d'Edmonton.

C'était l'automne; cependant le soleil était encore chaud et les journées longues. Tandis que les hommes se reposaient des fatigues de la chasse, les femmes tannaient les peaux de bisons abattus ou préparaient le pemmican.

(1) Voir "Pourquoi il y a un bison dans la lune" dans notre volume "La Fée des Erables".

Or la tribu des Pieds-Noirs avait alors deux grands sorciers. L'un, Kisképila, était un méchant sorcier qui ne possédait pas la science du grand Esprit, car son Manitou, méchant comme lui, ne lui avait enseigné qu'à tirer de mauvais présages et à jeter des sorts sur ses ennemis. Au lieu de rendre service à sa tribu, il employait sa magie à éloigner les troupes de bisons pour forcer les chasseurs à lui faire des présents.

L'autre, Hawkimah, était très vieux, ses mâchoires usées par le temps avaient perdu toutes leurs dents, mais la sagesse parlait par sa bouche et sa langue n'était pas fourchue. Hawkimah était bon. Il savait comment conduire la tribu vers les troupes de bisons, comment prévoir les tempêtes pendant lesquelles il vaut mieux rester dans son wigwam. Il savait les mots qui chassent les esprits malfaisants et qui éloignent les loups. Il savait aussi quelles sont les herbes qui conviennent à chaque maladie.

Or, un soir, comme la tribu tout entière s'était retirée sous les wigwams et que l'on n'entendait plus que l'aboïement des chiens ou le hululement de la chouette, Hawkimah se tenait à la porte de son wigwam et songeait au mystère de toutes choses. Il faisait encore chaud et la lune brillait dans le ciel, entourée de ses filles, les étoiles.

A ce moment Kisképila apparut soudain devant Hawkimah et ils se disputèrent bientôt pour savoir lequel des deux était le meilleur magicien.

—Moi, disait Kisképila, je sais jeter des sorts; je puis empêcher la pluie de tomber afin



Les Pieds-Noirs avaient dressé leurs wigwams de peaux de bisons à l'endroit où s'élève aujourd'hui Edmonton.

que l'herbe sèche et que les troupeaux de bisons s'éloignent de l'endroit que j'ai marqué.

—Je sais aussi cela, répondit Hawkimah, mais je préfère invoquer les nuages pour qu'ils laissent tomber leur rosée sur la prairie afin que dans l'herbe grasse et savoureuse paissent de nombreux bisons pour le bien de ma tribu. Je connais la science du mal aussi bien que toi, Kisképila, mais je n'emploie que celle du bien afin de répandre les bonnes choses parmi les gens de ma tribu.

—Ah! vraiment, fit le mauvais sorcier dont les lèvres se tordaient de jalousie, mais sais-tu comment prendre la lune dans le creux de ta main?

Pour toute réponse Hawkimah allongea le bras, le dressa vers la lune qui brillait dans le haut du ciel; et Kisképila put voir que ce bras s'allongeait, s'allongeait! Bientôt les doigts du bon sorcier touchèrent les cornes de la lune. Alors le bras se raccourcit, se raccourcit! et la lune brilla soudain comme un ver luisant dans le creux de la main de Kisképila.

—Et il fit un tel froid que le mauvais sorcier dit à Hawkimah:

—Remets la lune à sa place, dans le ciel; elle est si froide que la rivière pourrait geler et l'herbe sécher comme quand souffle le vent du nord sur la prairie. Mais si tu sais saisir la lune, tu dois savoir aussi saisir les étoiles.

—Kisképila est comme une vieille squaw, il parle beaucoup, fit dédaigneusement le bon sorcier. Hawkimah déteste les paroles inutiles, mais regarde ce qu'il peut faire.

Alors, allongeant de nouveau le bras, Hawkimah le dressa dans le ciel, et, saisissant une étoile, la tendit à Kisképila.

Cette étoile brillait comme un vrai soleil et il faisait tellement chaud que Kisképila s'écria :

—Remets cette étoile à sa place, sans quoi nous serons tous brûlés et l'herbe rôtira, comme en été, quand la pluie ne tombe plus.

Or, Kisképila était très jaloux de la science du bon sorcier. Il était bien incapable de prendre la lune ou les étoiles. Cependant il dit :

—Moi aussi, je sais prendre la lune et les étoiles, et même le soleil ; mais mon frère Hawkimah sait-il prendre la forme d'un animal.

—Hawkimah a déjà pris la forme d'un bison pour attirer tout un troupeau devant les flèches des chasseurs de sa tribu.

—Mon frère pourrait-il prendre la forme d'un oiseau ? insinua Kisképila.

Et Hawkimah se transforma en oie sauvage et s'éloigna vers la rivière en se dandinant légèrement comme toute oie qui se respecte.

Kisképila n'attendait que cela ; il prit la forme d'un chien, afin de se précipiter sur son rival et l'étrangler.

Mais Hawkimah qui connaissait le coeur de Kisképila avait prévu la ruse. Quand le chien bondit sur lui, la gueule ouverte et montrant tous ses crocs, il prit légèrement son vol et vint se poser au sommet de son wigwam.

Redescends, Hawkimah, fit Kisképila désempoigné. Je voulais seulement te prouver que j'étais un chien véritable.

Hawkimah reprit sa forme naturelle et descendit.

—Si tu peux prendre la forme d'une oie, tu peux prendre celle d'un canard sauvage, dit Kisképila. J'en ferai autant et nous irons barbotter ensemble et de bonne amitié dans la Lasktchewan où il y a de si bons poissons.

—Volontiers, fit Hawkimah, et se transformant en canard sauvage il prit son vol à tire d'aile.

Mais Kisképila prit la forme d'une chouette et se lança à la poursuite de son rival, pour le déchirer du bec et de la griffe. Cependant comme il n'était qu'à moitié sorcier, il avait oublié que la chouette vole moins vite que le canard et, quand il arriva sur la rive, Hawkimah nageait déjà à la surface de l'eau en compagnie d'une bande de canards sauvages parmi lesquels il était impossible de le distinguer.

—Coup manqué, pensa Kisképila ; lequel est Hawkimah ?

Et, se posant sur la rive, il prit à son tour la forme d'un canard sauvage. C'est alors que Hawkimah, riant sous cape, s'approcha de lui et lui dit :

—Les poissons sont vraiment bons. Régale-toi, car voici le moment où les hérons et les oies sauvages vont venir, et bientôt il n'en restera plus pour nous.

—Quand il n'y en aura plus, fit Kisképila, il restera toujours le menu fretin qui aime à jouer près de la rive, sans oser se risquer là où l'eau est profonde. Si tu sais comment le faire, prends la forme d'un martin pêcheur et gagnons le bord. Là, nous aurons du bon temps et nous ne serons dérangés par personne.

—Comme tu voudras, répondit Hawkimah.

Le bon sorcier prit aussitôt la forme d'un martin pêcheur et s'envola vers le bord de la rivière où frétilaient nombre de petit poissons.

Mais aussitôt, Kisképila prit la forme d'un vautour et se lança à la poursuite d'Hawkimah. Seulement, il avait oublié que le vautour ne voit pas très clair, la nuit, et ce fut à grand peine qu'il put trouver l'endroit approximatif où s'était posé son compagnon. Il se posa au hasard et se changea lui aussi en martin-pêcheur.

—Kisképila, mon ami, fit Hawkimah riant de bon coeur, ce menu fretin est délicieux; hâte-toi de venir en prendre ta part, régalons-nous pendant qu'il fait chaud; quand la rivière sera gelée, ce sera en vain que nous en désirerons.

Mais Kisképila, furieux d'avoir manqué sa vengeance, ne répondit pas, cherchant quel piège il pourrait bien tendre maintenant à son adversaire.

Or, il ne faut jamais se disputer quand la lune brille dans le ciel. S'il avait été vraiment un grand sorcier, Kisképila aurait dû s'en souvenir, mais il ne songeait qu'à se venger, et ce fut la lune qui, voyant à quel point il était méchant, résolut de le châtier.

Elle vint frapper, de ses rayons, l'endroit où les chiens du méchant sorcier étaient endormis. Ceux-ci se réveillant aussitôt, se mirent à hurler. Soudain, saisis de fureur, ils se précipitèrent vers les rives du lac, à l'endroit où se trouvaient les deux sorciers.

Immédiatement Hawkimah se changea en aigle et prit son vol dans l'espace. Kisképila moins habile ne prononça pas assez tôt les paroles magiques et fut dévoré par ses propres chiens.

C'est ainsi que périt Kisképila, le méchant, pour avoir voulu se quereller avec Hawkimah, le bon sorcier.

Quant à Hawkimah, dégoûté du commerce des hommes, il ne voulut plus revenir parmi eux, et s'étant fait admettre parmi les aigles, il habite, depuis, le sommet des montagnes Rocheuses où il a établi sa demeure.

La mort du grand sorcier

Ononthatéké était un grand sorcier, il connaissait toutes les médecines et lisait l'avenir dans la fumée des calumets. Il parlait aux nuages et aux rivières, les oiseaux volaient dans le sens qu'il leur commandait et les vents lui apportaient la conversation des Esprits. Les Manitous eux-mêmes tremblaient devant lui ; seul Michabou, le Grand Esprit, pouvait lui en imposer.

Mais Ononthatéké était méchant, son coeur distillait le fiel sur ses ennemis ; par ses maléfices, il faisait pourrir le blé d'Inde, il changeait le courant des rivières et faisait naître des roches sous les canots. Son sortilège éloignait le gibier du chemin des chasseurs et répandait la maladie sur les villages.

Or en ce temps vivait Watook, le grand Chef de la tribu des Castors. Le wigwam de Watook était tapissé de fourrures, et d'innombrables chevelures attestaient son courage.

Un jour Watook tomba malade et il fit appeler le grand sorcier pour le guérir. Ononthatéké vint, mais Watook mourut quand même trois jours après. Ononthatéké retourna dans sa cabane en disant :

—Le grand Chef était allé à la chasse, lors de la dernière lune, mais à son retour, il n'avait pas envoyé de venaison à Ononthatéké : le grand Chef est mort!...

Hawkimawk, le fils de Watook, ayant appris ces paroles, entra dans une violente colère. Il se rendit sur la tombe de son père et y chanta la chanson de mort du grand Sorcier.

—Que je sois regardé comme un chien pourri, s'écria-t-il, si ma flèche ne perce pas le coeur d'Ononthatéké.

Mais Hawkimawk était jeune encore, il attendit.

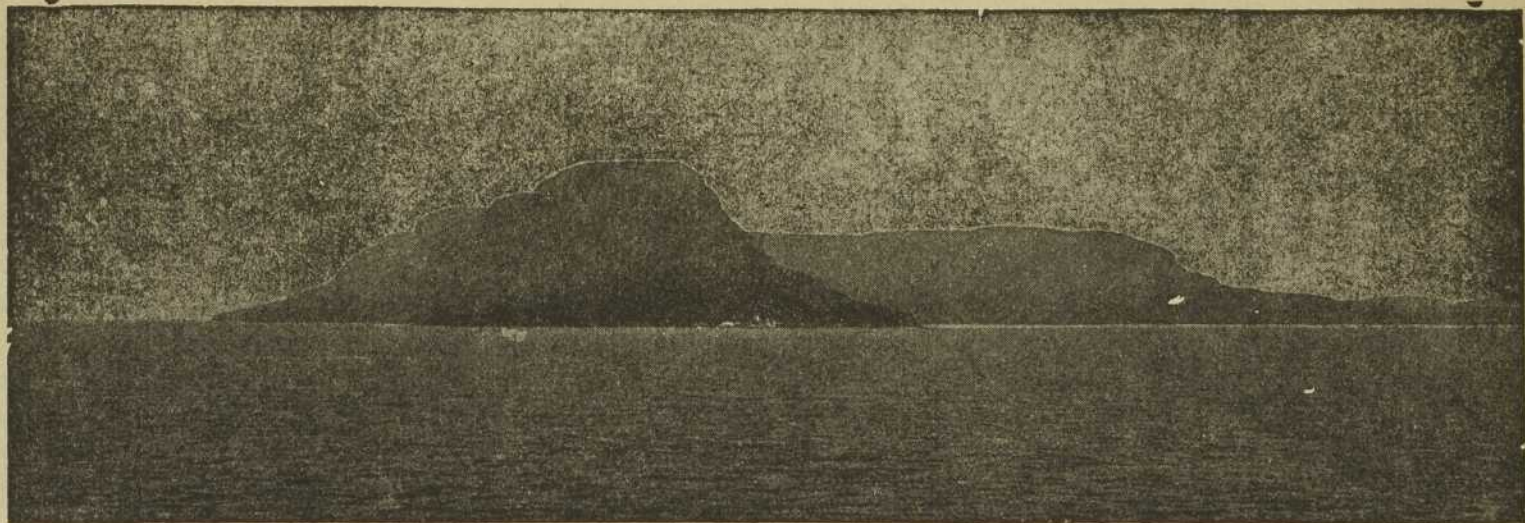
Or une nuit, il eut un songe : Ononthatéké demandait à Michabou :

—Où est ma vie ?

Et Michabou lui répondit :

—Dans l'île Oumisagué, près de l'île Manitouline, il y a un grand érable ; dans le tronc de l'érable se trouve un sac en peau de loutre, dans le sac est un lièvre endormi, dans le sein du lièvre est un canard sauvage, dans le canard est un oeuf et dans l'oeuf un coquillage. Ce coquillage est ta vie, Ononthatéké, celui qui le briserait te donnerait la mort!...

A son réveil, et comme le soleil se levait, Hawkimawk prit son arc et ses flèches, monta dans son canot d'écorce et partit à la recher-



Dans l'île Oumisagué, près de l'île Manitouline.

che de la vie du sorcier Ononthatéké, le meurtrier de son père.

Il navigua trois jours. Le quatrième, comme l'eau manquait, le jeune guerrier s'approcha du rivage, cacha son canot dans les hautes herbes, mit ses deux avirons dans un arbre creux et continua sa route à pied. La faim le torturait, car depuis trois jours, il n'avait pris, pour toute nourriture, qu'une poignée d'oseilles et quelques gorgées d'eau.

Soudain, un ourson paraît au pied d'un arbre.

—Michabou, tu me protèges! s'écria Hawkimawk et, bandant son arc, il va lancer au petit animal une flèche mortelle, lorsque la mère ourse s'élance au-devant de son petit.

—Hawkimawk, lui dit-elle, je te connais et je sais où tu vas; ne fais pas de mal à mon fils, je te rendrai service!

Hawkimawk avait bon coeur, il prit la flèche qui tirait déjà sur la corde tendue de son arc et la remit dans son carquois; puis il continua son chemin.

Un peu plus loin, il aperçut un aiglon.

—Enfin, dit-il, je vais pouvoir manger.

Il va tuer l'aiglon, lorsque l'aigle mère se précipite au-devant de lui.

—Épargne-le, dit-elle, c'est mon fils, il te rendra service un jour.

Hawkimawk épargna l'aiglon.

Il arrive enfin sur le bord du rivage. L'île Oumisagué profilait au loin sa masse sombre. Et voilà qu'un jeune brochet jouant dans la vague, manque son élan, et vient s'échouer

aux pieds d'Hawkimawk sur le sable de la grève. C'était une proie facile, le jeune guerrier la saisit aussitôt.

—Je ne mourrai pas, dit-il, j'ai enfin quelque chose à manger.

Mais voilà qu'un gros brochet se présente à lui.

—Hawkimawk, lui dit-il, ne le tue pas, c'est mon enfant, je sais où tu vas, je te récompenserai.

Et Hawkimawk épargna encore le petit brochet.

Il lui fallait traverser les eaux pour arriver à l'île Oumisagué; le gros brochet se met à nager à la surface et lui offre son dos. De la sorte, Hawkimawk peut toucher au rivage désiré; il arrive au pied de l'érable où se trouvera la vie du grand sorcier. Il regarde le tronc: il était creux. Il y plonge la main, elle rencontre un sac en peau de loutre, cousu avec du poil de porc-épic.

Hawkimawk saisit une pierre tranchante, ouvre le sac: un lièvre en sort et s'enfuit dans les bois.

Comment le rattraper? Le jeune sauvage en était fort inquiet, quand l'ourse dont il avait épargné le fils le lui rapporta étranglé.

Hawkimawk ouvrit les entrailles du lièvre, un canard s'en échappe et vole à tire d'aile se cacher parmi les roseaux. C'est en vain que le jeune guerrier tire sur lui ses flèches les plus rapides, il ne réussit point à l'atteindre.

Le jeune chef découragé se coucha sur le sable et pleura de rage.

—Hawkimawk n'est qu'une femme, s'écriait-il, ses mouvements sont lents et ses flèches incertaines. Hawkimawk n'est pas le fils de Watook, il ne saura pas le venger !

Tandis qu'il s'abandonnait ainsi à son désespoir, il entendit un bruit d'ailes au-dessus de sa tête : c'était l'aigle dont il avait épargné le fils, il tenait dans ses serres, le canard étranglé, et le jeta aux pieds du jeune guerrier.

Ouvrir le canard, y prendre l'oeuf de la vie d'Ononthatéké fut l'affaire d'un instant ; mais l'oeuf était taché de sang, Hawkimawk se pencha sur les flots pour le laver ; hélas ! l'oeuf lui échappa des mains et s'enfonça dans l'abîme. Rapide comme l'éclair, Hawkimawk plongea derrière lui ; vains efforts, l'oeuf avait disparu.

Hawkimawk revint sur le rivage, triste et découragé.

—C'en est fait, dit-il le Grand Esprit protège Ononthatéké ; Hawkimawk n'est plus à ses yeux qu'un ver de terre !...

A peine achevait-il ces mots qu'il entendit un bouillonnement pareil à celui que ferait un canot qui voguerait à contre courant : c'était le brochet, son ami, qui lui rapportait, dans sa gueule ouverte, l'oeuf perdu. En même temps, il lui offrait son dos pour traverser à l'autre rive.

—Je tiens ma vengeance, s'écria le jeune guerrier, Ononthatéké mourra !...

Et, brisant l'oeuf, il en retira le coquillage, qu'il suspendit à son cou, dans un petit sac

fait d'écorce de bouleau. Puis, sur le dos du brochet, son ami, il traversa les grandes eaux, gagna la forêt, retrouva son canot dans les hautes herbes, ses avirons dans le creux de l'arbre. Il les remit à l'eau et revint au wigwam de sa mère.

Aussitôt arrivé, il s'étendit sur sa natte et se mit à souffler bruyamment.

—Hawkimawk est malade? demanda la mère inquiète.

—Hawkimawk est un roseau chancelant, reprit le jeune homme, il ne goûtera plus au blé d'Inde cuit sous la cendre; Hawkimawk veut aller rejoindre son père dans le pays des chasses bienheureuses. Cependant, Hawkimawk a eu un songe, il ne mourra pas, si le grand sorcier Ononthatéké vient lui faire la médecine.

—Ononthatéké a la langue fourchue, reprit la mère, son coeur distille le venin; c'est un serpent qui a déjà étouffé dans ses replis le brave Watook, il brisera la vie d'Hawkimawk avec la facilité du vent qui arrache les feuilles des arbres en automne.

Hawkimawk n'a rien à craindre du grand Sorcier, Michabou le lui a révélé dans un songe.

Le Sorcier fut donc mandé, et il se rendit au wigwam. A son arrivée, Hawkimawk commença à peser sur le coquillage.

—Je ne suis pas bien, dit Ononthatéké, pâissant et déjà courbé en deux.

Tout à coup, le jeune guerrier s'élance de

sa natte et se plaçant en face du grand Sorcier, il lui dit d'une voix terrible :

—Le grand Sorcier, le meurtrier de Watook, la vipère haineuse est en mon pouvoir, je tiens sa vie entre mes mains.

A la vue du coquillage, Ononthatéké pâlit affreusement, ses jambes chancelèrent, il se sentit perdu et tomba à genoux.

—Laisse-moi la vie, supplia-t-il, et je te ferai part de ma puissance.

—Je croyais qu'Ononthatéké était un homme, répondit dédaigneusement le jeune guerrier, mais ce n'est qu'une femme peureuse, un chien pourri.

—Epargne ma vie et je te rendrai immortel !

—Watook était un grand guerrier, répondit Hawkimawk, mais Ononthatéké l'a fait mourir ; Hawkimawk est le fils de son père, il ne veut pas être immortel, il veut aller le rejoindre dans le grand pays des chasses bienheureuses, après l'avoir vengé. Ononthatéké mourra, il ira dans la plaine aride que Michabou a réservée pour les hommes au coeur noir et à la langue fourchue.

Alors Hawkimawk saisissant le coquillage de ses deux mains le brisa. Et, sur le champ, le grand Sorcier Ononthatéké rendit le dernier soupir.

Un fils ingrat

Un trappeur, à la suite d'un grand chagrin, s'était retiré dans une de ces immenses plaines de l'Ouest nommées prairies; il avait trouvé une grotte au flanc de la montagne et y vivait solitaire du produit de sa chasse.

Il était connu des Indiens sous le nom de "*L'Homme sauvage des Montagnes Rocheuses*", car c'est dans ces montagnes qu'il s'était choisi une habitation inconnue; mais son vrai nom, du moins son prénom, était Georges.

Un jour que Georges était descendu dans la plaine, il se trouva soudain en face d'un objet qui fit jaillir des éclairs de ses yeux. Là, tout près de lui, était une pauvre vieille Indienne, assise à l'ombre d'un arbre, une cruche d'eau à ses côtés.

Georges n'avait pas besoin d'explications, il connaissait les coutumes indiennes. Cette infortunée, âgée et faible, était devenue à charge à sa famille et, suivant l'usage, on l'avait abandonnée en cet endroit pour l'y laisser mourir.

On avait mis quelques aliments et un peu de bois à la portée de sa main, afin qu'elle pût se nourrir encore quelques jours et entretenir le feu jusqu'au moment où cesserait de battre son pauvre cœur. Sa main décharnée essayait, en cet instant, de poser une bûche sur le feu.

Mais son bras amaigri ne parvenait plus, malgré des efforts souvent répétés, à atteindre le foyer. Fatiguée, elle y renonça et, ramassant autour d'elle, la misérable couverture qui la recouvrait à demi, elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, d'un air calme et résigné.

Georges éprouvait une horreur mêlée d'indignation, contre les lâches déserteurs qui avaient ainsi abandonné une pauvre mourante, car pensait-il, tout sauvage qu'on soit, on est homme, on a une conscience où Dieu a écrit l'antique commandement : *Tes père et mère honoreras...*

D'un bond, il fut à bas de son cheval et s'approchant de la vieille femme, il ramena, sur ses épaules, le manteau destiné à garder un peu de chaleur à ses membres et jeta un peu de bois sur le feu qui flamba de nouveau.

Alors seulement la vieille sauvagesse leva la tête, sentant un bien-être nouveau s'emparer d'elle, et, tournant vers Georges ses yeux ternes, elle dit :

— Mon fils, tu es donc revenu près de moi ?

— Non, dit Georges, il n'est pas revenu, mais je serai un fils pour vous.

Alors le trappeur se mit à tailler, dans les buissons voisins, beaucoup de petit bois, détacha, de sa selle, une courroie à laquelle il

suspendait toujours une bouilloire, prit, dans sa gibecière, un morceau de gibier desséché et, remplissant le vase d'eau, prépara en peu de temps, un bouillon fortifiant. Il s'assit ensuite auprès de la vieille pour l'aider à porter un peu de nourriture à sa bouche.

—Y a-t-il longtemps, mère, qu'ils vous ont quittée? demanda-t-il, après qu'elle eut pris quelques cuillerées de bouillon.

La sauvagesse réfléchit un instant, car son esprit commençait à se troubler.

—Non, répondit-elle, pas longtemps, un seul soleil est descendu depuis que mon fils m'a laissée.

Puis elle ajouta, d'un ton triste:

—Je l'aimais bien; c'est un grand guerrier, un chef. Il m'aimait lui aussi; mais je retardais toute la tribu, il fallait bien m'abandonner. Je suis vieille et infirme, c'est mon sort; je vais mourir.

—Décrivez-moi un peu votre fils, demanda brusquement le trappeur.

—Il est grand et droit comme le peuplier, commença la pauvre femme, pendant qu'un rayon d'orgueil éclairait un instant ses traits. Ses épaules sont larges et ses membres souples. Il peut courir et sauter comme la chèvre des montagnes, pourtant moins vite aujourd'hui qu'autrefois, car des cheveux blancs commencent à se mêler aux noirs sur sa tête.

—Y a-t-il une marque à laquelle je pourrai le reconnaître? interrompit Georges avec impatience.

—Il a une cicatrice profonde au-dessus de

l'oeil droit, c'est une blessure qu'il a reçue au cours d'une rencontre avec les Sioux, reprit la Sauvagesse. Mais pourquoi me questionnes-tu ainsi? ajouta-t-elle avec frayeur. Tu ne voudrais pas lui faire du mal? Tu n'es pas un de



Il bondissait par-dessus les obstacles.

ses ennemis? Il m'a abandonnée, c'est vrai, mais c'est mon fils...

—Soyez sans crainte, mère, je veux au contraire lui faire du bien. Quel chemin a-t-il pris?

—Vers la prairie, vers le soleil levant.

Georges se leva aussitôt, mit la bouilloire remplie de soupe chaude, le plus près possible

de la vieille Indienne; puis débouclant une couverture qui était attachée derrière la selle de son cheval, il en enveloppa l'infortunée. Cela fait, sans ajouter un mot, il s'élança sur son cheval et partit comme l'éclair.

La vieille écouta attentivement jusqu'à ce que le bruit se perdit dans l'éloignement. Alors elle laissa retomber sa tête comme auparavant, pensant que son bienfaiteur venait, lui aussi, de l'abandonner. Une larme roula sur sa joue desséchée puis, résignée, elle attendit la mort.

Georges ne l'avait pas abandonnée. Il courait à travers la prairie, sautait les ruisseaux gonflés par les pluies du printemps, bondissait par-dessus les obstacles qu'il rencontrait.

Ce ne fut que vers la fin du jour qu'il aperçut la tribu des Indiens. Ils étaient campés pour la nuit et préparaient leur repas du soir. Mais à la vue de ce cavalier solitaire qui accourait de l'horizon, les guerriers et les anciens se levèrent pour l'observer.

Il avançait avec des bonds semblables à ceux de l'antilope, ne déviant ni à droite ni à gauche, mais dévorant l'espace, rapide comme la flèche lancée par la main d'un archer vigoureux.

Un seul cavalier n'est pas, d'ordinaire, un sujet de frayeur pour une bande d'Indiens. Cependant ceux-ci donnèrent bientôt des signes d'inquiétude: ils avaient reconnu "*L'Homme sauvage des Montagnes Rocheuses*".

Chacun des guerriers se précipita vers ses armes ou à la recherche de son cheval. Mais les animaux avaient été mis en liberté pour la nuit et les rattraper n'était pas l'affaire d'un instant. Avant qu'ils fussent près, Georges était au milieu d'eux. Son oeil flamboyant cherchait le fils ingrat qui avait abandonné sa mère. Il le reconnut à la cicatrice qui s'étendait au-dessus de son oeil et poussant vers lui son cheval, il l'empêcha de se réfugier dans une tente.

L'Indien, sans armes et sans cheval, se mit à fuir à travers la prairie, avec le dessein d'atteindre un bouquet d'arbres où il pourrait attendre le secours de ses compagnons. Mais le trappeur y arriva avant lui, et l'Indien le voyant fondre sur lui, n'eut d'autre parti à prendre que de fuir encore sur un terrain découvert.

Le trappeur le laissa courir, se tenant assez près pour le forcer à prendre la direction qu'il voulait. Alors, l'Indien, aimant mieux mourir que d'être traqué comme une bête fauve, s'arrêta tout à coup, se retourna et, croisant les bras sur sa poitrine, regarda le trappeur droit dans les yeux. Puis quand celui-ci fut à une vingtaine de pieds, il tira son couteau et le lança à la poitrine de son ennemi, avec une telle violence qu'on entendit le sifflement de l'arme dans l'air. Le trappeur le reçut dans les plis de son manteau, roulé autour de son bras et dont il s'était fait une sorte de bouclier; il l'en retira avec un sourire narquois, le plaça dans sa ceinture et, s'approchant de

l'Indien, lui ordonna d'un ton sévère de monter sur le cheval.

L'Indien jeta un regard vers son camp qu'on ne voyait plus dans la nuit; il n'avait plus à espérer d'être secouru; son vainqueur avait la réputation d'un puissant guerrier; il comprit qu'il n'avait plus qu'à se résigner et à obéir. Peut-être aussi un remords lui vint-il à l'esprit au souvenir de celle qui se mourait, là-bas, à l'autre bout de la prairie.

L'ordre répété durement le força à saisir la crinière du cheval et, posant un pied sur celui que le trappeur avait étendu, il s'enleva d'un bond et s'assit devant le cavalier. Tous deux galopèrent vers la montagne.

Quel que fût l'étonnement de l'Indien, il n'en laissa rien voir. Il rassemblait ses forces pour dissimuler son émotion et garder cette stoïque indifférence si chère aux enfants de la forêt.

Pendant quelque temps, ils continuèrent leur route avec la même rapidité; mais lorsque toute poursuite, de la part des Indiens, fut devenue impossible, le trappeur mit au pas le noble animal qui portait maintenant double charge et dont l'écume révélait la fatigue.

Ils marchèrent ainsi toute la nuit.

Au lever du soleil, le trappeur se retrouva près de la femme mourante. Mais maintenant, il n'était plus seul...

Devant sa mère, pour la première fois, l'Indien eut une vague idée des intentions de son

vainqueur et il bronza son coeur contre tout ce qu'il pourrait avoir à endurer.

Le trappeur mit pied à terre, saisit le sauvage avec une telle vigueur que celui-ci comprit que toute résistance était inutile; il le traîna à quelques pas de la vieille Indienne et le força à se tenir debout devant elle comme pour bien la contempler.

Elle était assise, telle qu'il l'avait laissée; le feu s'était éteint, elle frissonnait sous sa couverture. Georges se reprocha intérieurement de n'avoir pas fait un plus grand feu, et il se prépara à le ranimer. Mais auparavant, il tira un lasso d'une poche de sa selle et attacha l'Indien à un arbre, de telle sorte qu'il ne lui fût possible ni de se coucher, ni de se mettre debout; il était forcé de se tenir appuyé contre le tronc, en face de sa mère mourante.

La figure du coupable trahit alors quelque inquiétude. Si son vainqueur l'avait amené là, était-ce donc pour qu'il fût témoin de l'agonie de sa mère? L'abandonner ne lui avait pas coûté un grand effort; mais être obligé de se tenir devant elle, à ce moment suprême, assister à son agonie, à toutes les angoisses du terrible drame qui s'appelle la mort, voir souffrir cette mère qu'il avait chérie autrefois; cette appréhension le remplit de trouble et il se dit que c'était là une invention diabolique du Visage-Pâle; son coeur se remplit de fureur et, avec des yeux flamboyants, il lui dit:

—Est-ce que le Visage-Pâle veut me rendre la liberté et se battre avec moi? Sûrement, ajouta-t-il, avec un immense mépris, l'Hom-

me sauvage des Montagnes Rocheuses n'est pas un guerrier assez faible ni assez lâche pour craindre un chef comme Long-Regard.

—Ecoute, Long-Regard, interrompit le trappeur, s'approchant tout près de l'Indien, si tu dis encore un mot à haute voix, je te fends la tête jusqu'au menton.

Et dans la voix de l'homme, il y avait une telle résolution que l'Indien comprit et se tut.

Le feu fut vite rallumé, Georges réchauffa les membres de la vieille femme. Il fit ensuite bouillir de l'eau, prépara une nouvelle soupe et, pendant qu'elle cuisait, alla fendre du bois, revint faire un grand brasier et fut heureux de voir la pauvre mourante se ranimer peu à peu, du moins pour quelques instants. Il la coucha doucement, de manière à ce qu'elle jouisse de la chaleur sans en être incommodée.

Après ces soins, il s'occupa de son cheval, le frotta, l'essuya et le laissa paître en liberté.

Il prépara aussi le repas et, quand tout fut prêt, il fit prendre un peu de nourriture à la vieille Indienne, et se plaça près d'elle pour la soutenir et la soulager de son mieux jusqu'à la fin qui ne pouvait tarder beaucoup.

Tout ce jour et toute la nuit suivante, le trappeur, la vieille Indienne et l'Indien restèrent à peu près dans la même position; Georges allant et venant, à quelques pas, pour rendre à la malade les derniers services, et elle, essayant quelquefois de lever vers son bienfaiteur, ses yeux affaiblis, avec une expression de reconnaissance.

Pendant ce temps, le fils était là, vis-à-vis, ne perdant pas un mouvement, mais incapable de remuer. Il souffrait de la faim et, éloigné du feu, le froid le gagnait; ses membres tremblaient, malgré tous ses efforts pour n'en rien laisser voir. Georges ne semblait faire aucune attention à lui, le sachant, du reste, assez fort pour résister.

Un moment arriva cependant où l'Indien, vaincu par la faim, demanda à manger. Georges répondit froidement:

—Si tu restes tranquille, je te donnerai de la nourriture avant que tu meures.

Vers le déclin du second jour, la vie de l'Indienne commença visiblement à s'éteindre; Georges se leva et alla placer quelque nourriture devant le fils, qui la dévora. Il le fit boire aussi et détachant le lasso, il le mena près du feu. Après quoi, le voyant moins affaibli, il lui ordonna de se mettre à genoux près de sa mère.

—Mère, dit Georges, pouvez-vous me voir et m'entendre?

—Oui, mais tu n'es pas mon fils, dit faiblement la mourante, tu es un Visage-Pâle, tu es très bon, mais tu n'es pas mon fils.

—C'est vrai, mère, mais voyez, j'ai ramené près de vous votre fils; il se repent de vous avoir abandonnée et il vient vous demander pardon.

—Mets ta main sur son front, dit-il à voix basse à l'Indien, caresse sa tête, regarde-la dans les yeux et parle-lui, sinon ta vie cessera avec la sienne.

L'homme rouge n'avait pas besoin de se faire violence pour obéir. Une impulsion naturelle, mêlée de remords, lui rendait ce devoir doux et facile.

Dès que le son de sa voix parvint aux oreilles de la vieille femme, elle parut se réveiller en sursaut et levant ses mains vers la figure de l'étranger, elle y chercha, au-dessus de l'oeil, la cicatrice. Puis, quand elle l'eut trouvée.

—Mon fils ! s'écria-t-elle.

Et saisissant la main qui avait caressé son front, elle la pressa contre son coeur.

Cette joie trop forte avait précipité sa fin. Dix minutes encore, le trappeur et l'Indien écoutèrent en silence la respiration difficile, rauque et saccadée de la mourante ; puis tout mouvement cessa.

La main inanimée de la morte n'avait pas abandonné la main du fils et il fallut, à l'Indien, un effort pour se dégager de cette suprême étreinte de l'amour maternel.

Georges ressaisit l'Indien, le ramena à l'arbre, et l'attacha de nouveau.

Il alla ensuite faire une tombe, souleva le corps de la vieille femme et l'ensevelit avec respect. Quand il l'eut recouverte d'une couche de terre, il alla chercher son cheval, le sella, puis s'approcha de l'Indien.

—Long-Regard, dit-il, je t'ai forcé de venir consoler les derniers moments de ta pauvre mère ; si tu étais un Visage-Pâle, tu remercierais Dieu, jusqu'au dernier jour de ta vie, d'avoir eu ce bonheur. Si jamais tu arrives à penser comme un Visage-Pâle, tu compren-

dras ce que tu me dois de reconnaissance pour t'avoir amené ici. Va maintenant et dis aux Peaux-Rouges, tes frères, tout ce qui s'est passé. Dis-leur, si ton coeur s'est ouvert à la vérité, que c'est une action ingrate, lâche et cruelle, d'abandonner une mère dans sa vieillesse.

Après ces paroles, le trappeur, ayant coupé les liens qui retenaient le Peau-Rouge, remonta à cheval. Mais l'Indien vint à lui, les yeux baissés, lui prit la main.

—Merci, dit-il simplement. Long-Regard se souviendra.

Et tandis que Georges s'éloignait lentement vers sa montagne, au pas de son cheval, il aperçut, au détour du chemin, l'Indien immobile et debout, près du tombeau de sa mère.

Le coucou des bois

Vous connaissez tous le proverbe : "Un bien-fait n'est jamais perdu". L'histoire suivante vous en donnera une nouvelle preuve et vous verrez comment l'excellente Mme Sansonnet fut récompensée d'avoir adopté, malgré son sévère mari, le vilain, l'encombrant et le vorace Coucou des bois.

Au printemps, la mère Coucou, qui était fort négligente, déposa un oeuf dans le nid de ses voisins les Sansonnets, l'enfouit au fond, puis s'envola par le bois, car elle ne se souciait point du tout d'élever un petit coucou piaillard.

Mme Sansonnet qui, occupée tout le jour à couver, avait été pendant ce temps se dégourdir un brin les ailes, ne remarqua pas, au retour, cet oeuf étranger, gros et piqueté de roux comme une feuille morte.

Elle s'installa donc, et M. Sansonnet, arrivant sur ces entrefaites, tout essoufflé, un délicat vermisseau au bec, le lui offrit galamment et, perché sur une branchette, chanta jusqu'à

la nuit, comme à l'habitude, pour distraire sa vertueuse compagne.

Vint le jour où Mme Sansonnet, entourée des prévenances de son excellent mari, s'aperçut que sa patience était récompensée, car les petits, cognant vigoureusement leurs coquilles bleutées, étaient en train d'éclore.

Quand les oeufs furent brisés, les oisillons apparurent, tout éblouis, au grand jour, avec leurs yeux ronds, leurs gros becs jaunes, leurs longs cous décharnés, et ressemblant tout à fait à de minuscules poulets, tout plumés et prêts à être rôtis.

Cependant, M. et Mme Sansonnet les trouvèrent, comme chaque année, tout à fait réussit; mais quelle ne fut pas leur surprise de voir, resté au fond du nid en désordre, parmi les coquilles bleutées, le gros oeuf piqueté de roux comme une feuille morte.

Mme Sansonnet n'en revenait pas!

—Qu'est ceci, cher ami? Et comment, je vous prie, ai-je pu pondre cet oeuf, plus gros que ma propre personne?

—Ne m'en parlez pas, ma toute belle. J'en suis complètement stupéfait, disait M. Sansonnet, bien perplexe.

—Stupides créatures, grommela, à ce moment, le geai qui passait. Ne voyez-vous donc pas que ceci est un tour de la mère Coucou? Ça n'a pas de bon sens, ça va, ça vient, ça ne prend même pas la peine de bâtir un nid et ça pond chez les voisins quand ils ont le dos tourné. A l'heure qu'il est, elle a sûrement dû émigrer à l'autre coin des fourrés et nous ne la

reverrons pas de sitôt. Si j'étais vous, je balancerais—et allez donc—son oeuf par-dessus bord... Est-ce qu'on abandonne comme ça ses enfants à l'assistance publique? Espèce de vagabonde!...

Tandis qu'il parlait encore avec aigreur, car il souffrait du foie, on entendit un grand remue-ménage à l'intérieur du malheureux oeuf en question. Tout à coup, il se brisa, et un affreux grand oisillon, triste et laid, couleur de terre, passant sa tête ahurie, regarda le monde.

—Mon Dieu! Qu'est-ce que cela, demanda Mme Sansonnet désespérée.

—C'est le coucou, grommela M. Sansonnet.

—Il est affreux, déclara la pauvre mère.

—Suivrons-nous le conseil du geai, ma chérie? demanda M. Sansonnet, extrêmement troublé.

Mais Mme Sansonnet possédait, entre autres qualités, un large coeur.

—Oh! mon bien tendre, supplia-t-elle, comment occire un de nos semblables par ce beau temps, quand il fait si bon vivre et chanter et que notre frère le soleil brille pour chacun. Gardons cet abandonné, élevons-le parmi nos enfants.

Et comme M. Sansonnet, plus pratique, hésitait:

—Cela nous portera bonheur, mon sage époux, murmura-t-elle avec tant de grâce que M. Sansonnet ne discuta pas davantage et partit, sans plus tarder chercher, en même

temps que la pitance des siens, celle de l'orphelin.

La saison s'avança...

MM. les Erables avaient, depuis longtemps, achevé de défriper leurs feuilles de soie vert d'eau, et les Primevères faisaient partout de petits bouquets de toutes les couleurs sous la mousse fraîche.

Mais la famille Sansonnet était bien malheureuse, et cela par la faute de son fils adoptif.

D'abord, quel appétit il avait ! Jamais rassasié ; toujours bec ouvert !

M. Sansonnet s'épuisait à courir sans cesse aux provisions !

En revanche, les petits Sansonnets, privés de tout, dépérissaient et, de plus, ce stupide grand Coucou, dégingandé et qui tenait toute la place, manquait à chaque instant de faire chavirer le nid !

Ce fut bien pire quand il imagina de répondre aux Coucous qui chantaient alentour. Sa grosse voix enrouée donnait horriblement sur les nerfs de ses bienfaiteurs.

— Je suis à bout de forces, ma gracieuse, répétait sans cesse M. Sansonnet à sa moitié.

— Patientez, mon très cher, suppliait celle-ci, cet être est jeune et, quoique volumineux pour son âge, bien faible encore, continuons notre bonne oeuvre...

— Ah ! oui ! la bonne oeuvre qui devait nous porter bonheur, grognait M. Sansonnet de mauvaise humeur. C'est joli. J'aurais bien dû écouter le geai. Bon ! voici ce vilain individu

qui appelle pour son goûter. J'y vais, tyran. Oh! quelle vie!...

Un beau jour, M. et Mme Sansonnet décidèrent de se livrer au plaisir de la chasse aux pucerons des églantiers, dont ils étaient tout spécialement friands.

Ils partirent donc dès l'aube, découvrirent plusieurs colonies d'insectes particulièrement gras, firent une copieuse collation et s'attardèrent une grande partie du jour, si bien que l'ombre redoutable descendait du ciel lorsqu'ils arrivèrent près de leur logis, ventres pleins, et se réjouissant du plaisir qu'auraient les enfants à sucer les fines pattes de mouches qu'ils leur apportaient.

Mais, pendant leur absence, le chat était passé...

Il était venu avec la brume, prenant des airs de tigre et une flammèche jaune dans ses mauvais yeux.

Il avait attendu patiemment le départ des parents Rouges-Gorges, et il avait mangé les trois petits Rouges-Gorges!

Il avaient attendu le départ des parents Bouvreuils et il avait mangé les six petits Bouvreuils.

Il avait attendu le départ des parents Mésanges et il avait mangé la petite Mésange, qui était fille unique et chantait déjà des chansons douces.

Il avait aussi guetté le départ de M. et Mme Sansonnet et, les voyant s'éloigner, il avait grimpé le long de l'érable nourricier. Il avait voulu aborder le nid et y faire entrer le mal-

heur comme chez les autres oiseaux; mais, le jeune Coucou, qui somnolait au fond, s'était dressé d'un jet et avec une grande vaillance, étant donné son âge tendre, avait fait face au gros chat roux, éberlué de trouver chez les Sansonnets un si robuste nourrisson.

D'un adroit coup de bec, pif! juste au milieu du front, Coucou mit l'assaillant en fuite, et ce dernier fila sans bruit, efflanqué et saignant, à travers les trouées.

Voilà ce qu'apprirent M. et Mme Sansonnet en rentrant.

—Récompensés, nous sommes récompensés piaillèrent-ils tout alentour.

Et cela ils le répétèrent à satiété toute la nuit, trop agités pour dormir! Coucou a sauvé la couvée!

Comment, après cet exploit, renvoyer l'abandonné? Comment ne pas le choyer? Comment lui refuser les bestioles des écorces ou les vermisseaux des sentiers humides?

Et le geai, qui passait, dut convenir qu'il avait eu tort.



Noël de la Nouvelle-France

C'était aux jours de la Nouvelle-France, le 24 décembre de cette douloureuse année 1649, alors que les féroces Iroquois, vainqueurs de la nation huronne, parcouraient le pays, scalpaient les colons et venaient même pousser leur cri de guerre jusque sous les remparts de Québec. La nuit descendait lentement sur l'île d'Orléans où les débris de la nation huronne avaient trouvé un refuge momentané.

Tout était calme et silencieux, en cette nuit de Noël, nuit divine, anniversaire du grand relèvement de l'humanité par le sacrifice d'un Dieu devenu petit enfant. Nuit lumineuse sur la terre toute blanche où la lune allumait d'innombrables reflets mystérieux. On aurait dit que, dans l'air sonore, allait retentir encore le cantique rituel et que les anges allaient apporter de nouveau la paix au monde.

Celui qui cheminait seul, ce soir-là, dans le sentier à peine tracé qui longeait le fleuve, possédait bien l'âme la plus apte à compren-

dre le mystère de cette nuit. D'un pas alerte, enveloppé d'une méchante houpelande, le Père Joseph, jeune missionnaire jésuite, se hâtait, en dépit des obstacles, vers une humble petite bourgade formée de tentes hâtivement dressées et où s'étaient réfugiés une cinquantaine de Hurons échappés au massacre de la bourgade Saint-Ignace.

Afin de soutenir leur foi chancelante, le Père Joseph les avait suivis dans leur fuite; il s'était établi au milieu d'eux, partageant leurs privations et leur misère. Et depuis deux mois il vivait là, n'ayant d'autres compagnons que ses paroissiens.

Mais aujourd'hui, en cette veille de Noël, il était allé chercher un peu des joies de la famille auprès de ses confrères de la mission de Québec. Au moment de partir, il avait promis à ses fidèles alarmés de revenir assez tôt pour célébrer la messe de minuit.

Et maintenant, il hâte le pas, craignant de faire attendre ses chers néophytes. Tout en avançant sous le couvert des arbres qui le protègent contre l'âpre bise du nord, le jeune missionnaire suit en lui-même, une pensée intime qui répand, sur son mâle visage, une ombre de mélancolie.

Il voit là-bas, bien loin, par delà l'Océan, un vieux château féodal aux tourelles aiguës, vrai nid d'aigle orgueilleusement perché sur la butte qui domine la plaine environnante.

Dans une immense salle, aux panneaux sculptés, aux fenêtres en ogives, près de l'âtre où se consume la bûche de Noël, est assise une

femme aux bandeaux blancs, le regard perdu dans le vague de la rêverie. A ses pieds, sur un tabouret, une jeune fille de dix-huit ans, aux yeux de pervenche, aux cheveux d'or sombre, lit tout haut, pour elle et pour sa mère, dans un missel aux miniatures éclatantes.

Toutes deux, vêtues de chaudes pelisses, attendent le serviteur qui fait atteler l'antique calèche et va les conduire à la messe de minuit.

Et le jeune missionnaire, profondément ému à l'évocation de ces images chéries, se remémore les scènes d'autan où, adolescent heureux, dans la demeure ancestrale, il complétait le trio familial.

Il revoit la petite église gothique, illuminée pour la messe de minuit, la jolie crèche où il s'est agenouillé tout enfant et autour de laquelle se pressent dévotement les bonnes vieilles en coiffes blanches aux larges ailes empestées.

Il se voit, jeune prêtre nouvellement ordonné, montant à l'autel et déposant sur les lèvres tremblantes de sa mère et de sa soeur, l'Enfant de Bethléem caché sous la blanche hostie. Il entend les Noëls rustiques chantés par les voix inexpérimentées des paysans.

Et voilà que soudain, oubliant l'endroit où il se trouve et le danger de révéler sa présence, il entonne à plein gosier, l'un des airs chantés naguère dans la petite église de sa chère Normandie. Sa voix pure s'élève en notes vibrantes dans l'air calme et si sec qu'il a des sonorités de cristal :

*Il est né, le divin Enfant,
Jouez hautbois, résonnez musettes.*

Il chante et il ne sait pas que dans l'ombre, à travers un massif de sapins, deux yeux dardent sur lui un regard chargé de haine. Un rôdeur de la nuit, attiré par le bruit de sa voix, s'est avancé à pas de loup, à travers les broussailles.

Ce rôdeur est un Huron apostat qui hait les Robes noires parce qu'il les rend responsables de la ruine de sa nation; il a juré au Manitou de revenir à lui et de frapper au coeur l'homme au visage pâle qui porte une croix dans ses mains.



Il revoit la petite église gothique illuminée pour la messe de minuit.

Cependant le village est là tout proche où il était lui-même tout à l'heure; il sait que les Hurons veillent en préparation à la nuit sain-

te et il n'ose pas s'élancer, le couteau à la main, pour scalper le missionnaire et ajouter un trophée à sa ceinture. Mais il a son arc; il y place une flèche et l'instant d'après la voix s'éteint dans la gorge du missionnaire tandis que le traître pousse un cri de triomphe.

—Areskoui tu es vengé!

Mais le cri a été entendu dans le wigwam d'Aganékon. Le vieux chef écoutait lui aussi le cantique du Père Joseph; il comprend qu'un malheur est arrivé. Saisissant son arquebuse, il se précipite au dehors, suivi de sa fille, la douce Arouana.

Ils arrivent à l'endroit d'où est parti le cri et perçoivent une plainte. Là, tout près, gît une masse sombre étendue dans la neige.

Ayant d'abord perdu connaissance, le missionnaire revient à lui sous l'air vif qui le fouette au visage. Mais son sang trace sur la neige une grande tache noire qui va s'élargissant. Il se croit touché à mort et, d'un geste convulsif, il a saisi son crucifix qu'il porte à ses lèvres.

Cependant la flèche ne s'est pas enfoncée; le prenant de profil, elle a creusé un large sillon d'où le sang coule.

Le vieil Huron et sa fille soulèvent le blessé, et avec des précautions infinies, le transportent dans le wigwam où un feu d'épinette répand une chaleur salubre et une pénétrante odeur de résine.

Doucement, après avoir enlevé le vêtement collé à la peau, le vieil Aganékon lave la plaie et y applique une emplâtre d'herbes sauvages

dont les propriétés astringentes arrêtent l'hémorragie.

Pendant ce temps, Arouana, soutenant délicatement la tête du missionnaire, lui fait avaler quelques gouttes d'eau de feu.

Ces soins raniment le Père Joseph qui, se rappelant sa promesse, veut se lever.

—Mon frère, la Robe noire, est bien imprudent, prononce, de sa voix lente, le chef huron. Si mon frère a quelque chose qui l'inquiète, Aganékon sera heureux de lui aider. Sinon qu'il demeure tranquille, sur ce lit de branchages, pendant qu'Aganékon saisira son mousquet et ira le venger du traître qu'il l'a si lâchement attaqué. La Robe noire a été imprudent, il chantait dans la nuit, et le rôdeur l'a entendu. Aganékon ne chantera pas; il se fauflera, sans bruit, dans les broussailles, comme le serpent; il retrouvera les traces du traître et alors, malheur à lui!

Mais le Père Joseph s'est dressé.

—Qu'a dit mon frère? Aganékon est un guerrier, mais se souvient-il aussi qu'il est chrétien? Le Grand-Esprit défend la vengeance et ordonne le pardon, surtout en cette nuit de sa naissance.

—Mais lui, il a voulu te tuer!

—Le Grand-Esprit n'a pas permis que je meure, car les Hurons, cette nuit, n'auraient pas eu leur messe de minuit, dit avec effort le Père Joseph. Je crois que je suis assez remis pour me rendre à la chapelle. Peux-tu me dire quelle heure il est?

—L'ombre de la lune, là, sur ce sapin que

tu vois, marque qu'il est onze heures, pour mon frère.

—J'ai donc une heure encore, soupira le Père Joseph. Y a-t-il bien long à marcher d'ici à la chapelle?

—A peine la distance d'un jet de flèche.

—Alors qu'Arouana aille avertir de tout préparer. Je vais reposer encore quelques instants, puis avec ton aide, Aganékon, je me rendrai à la chapelle pour la messe de minuit.

Le jeune missionnaire s'étendit alors sur sa couche de branchages et s'absorba dans une ardente prière de préparation. Au bout d'une demi-heure, il se leva et s'étant fortifié par quelque nourriture, il partit, soutenu par Aganékon. Arouana marchait en avant, écartant les branchages.

Ils atteignirent ainsi la chapelle où les fidèles Hurons accueillirent leur missionnaire avec des sentiments d'admiration et de pitié.

Un autel rustique, orné de branches de sapin, a été dressé. A côté de l'autel, un mignon petit Jésus de cire blanche, pieusement soustrait au vandalisme des barbares, est couché sur un lit de fougères. Quatre chandelles, fichées à la cime d'un pieu, éclairent la scène. Bien pauvre sanctuaire, mais que le roi du ciel va bientôt illuminer de sa présence.

Très faible, le Père Joseph gravit en chancelant les degrés de l'autel.

—*Introibo ad altare Dei...* Je m'approcherai de l'autel du Seigneur, du Dieu qui réjouit ma jeunesse!

Et ce fut un spectacle souverainement impressionnant que ce jeune missionnaire dont la souffrance pâlisait les traits, perdu dans la vaste solitude de la Nouvelle-France, au milieu d'une bande de Sauvages fugitifs, courbés dans la prière, offrant au Dieu trois fois saint, la victime sans tache, pour le salut des tribus encore païennes, pour la persévérance des nouveaux régénérés et enfin pour cette mère bien aimée qui l'a donné à Dieu, pour la soeur chérie qui prie, là-bas, à cette heure nocturne, dans la petite église normande, bien pauvre elle aussi, mais incomparablement plus riche que cette cabane de branchages, inférieure même à l'étable de Bethléem.

Au ciel, la lune éclairait la nuit glorieuse, les étoiles scintillaient comme jadis, aux jours de la Judée, tandis qu'en union avec les anges invisibles, de leurs voix rauques, plus habitués aux cris de guerre qu'aux accents de la prière, les Hurons s'essayaient à prononcer les syllabes du *Gloria in excelsis Deo*.

De l'autre côté du fleuve, à Beauport, et là-bas, à Québec, en l'église de Notre-Dame de Recouvrance, la cloche annonçait à tous que Jésus venait de renaître en la Nouvelle-France.

Mon ami Coa... grenouille

La mare sonore. — La grenouille est véritablement la voix des eaux. Sans elle, les eaux dormantes ne toucheraient pas nos oreilles et demeurerait un décor visuel. Qu'une grenouille chante, n'importe où, il n'y a qu'à fermer les yeux et notre imagination ressuscite la mare verte au milieu d'une prairie.

Avez-vous étudié le chant de la grenouille ? C'est tout un art.

Le premier croassement du matin est timide comme un aveu. Il hésite avant de s'élever de la surface des eaux muettes. Il est balbutiant, fragmentaire, avec des syncopes et des rémissions. Puis la musicienne accorde son instrument et, de l'autre bout, l'écho lui revient d'une autre mélomane. Plusieurs grenouilles entrent alors dans le plan sonore et s'interpellent à mi-voix. Quand je m'approche chacune se tait. Mais on se familiarise bientôt avec ma présence. Tout au plus une grenouille plus craintive se met-elle à galoper sur l'étang. Il faut un véritable entraînement

pour courir sur l'eau et la grenouille y excelle. Une succession rapide de menus bonds la fait ricocher d'un bout à l'autre du petit lac vert, semé de nénuphars. Il est rare que cet exploit ne soit pas communicatif. Il provoque une manière de panique où tout le monde se met à courir à la fois. Peu importe la direction dans laquelle on fuit. L'essentiel est de changer de place. La grenouille A prend le nénuphar de la grenouille B et la grenouille B prend le roseau de la grenouille A.

A certaines heures du jour, le soprano de la bande chante la Batracienne. Les hommes, qui ne comprennent rien au langage des bêtes, traduisent celui-ci par "couac". Le verbe "coasser" est déjà moins grossier et un peu moins infidèle, mais ne restitue nullement la diversité du chant. Celui-ci commence par une phrase grave, analogue au frottement du pouce sur un verre dont on aurait mouillé le cristal. Il peut comporter des nuances infinies de vibrations: co-ô... co-o... co-â... co-a... co-ê... co-i... et d'invraisemblables jeux de consonnes: kezssxx!... Lorsque la chanteuse est bien installée à plat, son ventre blanc appuyé sur la fraîcheur de la vase et le gosier ouvert au soleil, elle s'emplit de sa propre sonorité et se grise de ses arpèges, au point d'en oublier le péril. Elle roule au ciel ses yeux cerclés d'or et, de chaque côté de sa tête, s'enflent deux petites cornemuses dont la peau tendue semble près d'éclater. Alors seulement je comprends l'apologue de la grenouille qui veut être plus grosse que le boeuf. La gre-

nouille y parvient sans peine, mais c'est sur le plan vocal. Parvenu à un certain degré d'exaltation, le solo de la grenouille a la puissance du klaxon, à cause de sa double chambre de résonance, celle de l'animal en premier, celle de l'eau en second. Généralement d'autres voix s'élèvent, suscitées par ce crescendo, et il n'est pas rare qu'une rivale se manifeste et s'évertue à dépasser la première en langue d'Oex et d'Oax.

Les lamentations ou les hymnes collectifs ont lieu parfois dans le cours de la journée, mais les chorales mystiques sont réservées à la nuit. Il est telles aubades à la lune qui ont le caractère de cérémonies indiennes, avec des rythmes incantatoires nés des traditions de la mare.

La race entière y prend part. La moindre grenouille s'y emploie. Le chant se secande, se précipite et la fièvre vocale gagne tout le peuple. A partir de ce moment la note individuelle ne se distingue plus. Chaque exécutant est fondu dans un ensemble frénétique dont l'intensité vous frappe sur les nerfs. De minute en minute, la tempête orale se troue d'accalmies, après quoi le chœur reprend pour s'exaspérer de nouveau. Et cela dure infatigablement et c'est le cri même de la terre qui s'élève des demeures de boue jusqu'aux étoiles du ciel.

Celle-ci et celle-là. — La grenouille est bien obligée de se vêtir suivant le lieu et son maillot de maître-nageur n'est pas le même en plein soleil et dans l'ombre. Les vertes et blan-

ches sont fraîches comme la laitue; les jaunes et blanches sont appétissantes comme un coeur de batavia. On en voit de vertes et grises, de grises et jaunes, de jaunes et de vertes à lignes sombres. Il en est même de presque noires, dans les trous ombragés du nord. La couleuvre a pour toutes une prédilection et les recherche de rive en rive, afin de transformer leur peau de grenouille en peau de serpent. Le héron y met le bec également et le brochet, à l'occasion, goûte à cette chair amphibie. Mais par un raffinement de la nature, plus la grenouille se confond avec ce qui l'entoure, plus la vue de ses persécuteurs devient perçante, de sorte qu'on ignore où le progrès du camouflage s'arrêtera. Et je ne parle pas du raton, grand dîneur et grand coureur.

Les types phénoménaux de l'espèce sont pourtant au creux de l'eau dormante, là où les îlots de *quenouilles* hérissent leurs touffes. J'en observe qui, bourrées de vase, achèvent leur digestion. Sur leur ventre bombé miroite le gilet immaculé des gardes françaises de Carillon. Des heures durant, elles se repaissent de silence et de chaleur.

A mesure qu'on suit le bord, les grenouilles qui prenaient leur bain de soleil sautent dans l'eau fade. Leur plongeon est d'une technique impeccable et ferait le désespoir du grand trempaint du lac Tremblant. Les plus timorées, tapies à proximité de l'eau, n'ont qu'à se laisser glisser dans la mare. Les plus hardies, parfois distantes d'une verge, regagnent leur élément d'un bond précis. Aussitôt plongées,

les grenouilles remontent à la surface et nagent nonchalemment dans l'onde torpide. Leurs yeux seuls affleurent et aussi leur crâne de pithécanthrope. Si le danger se précise, elles s'évanouissent dans les profondeurs.

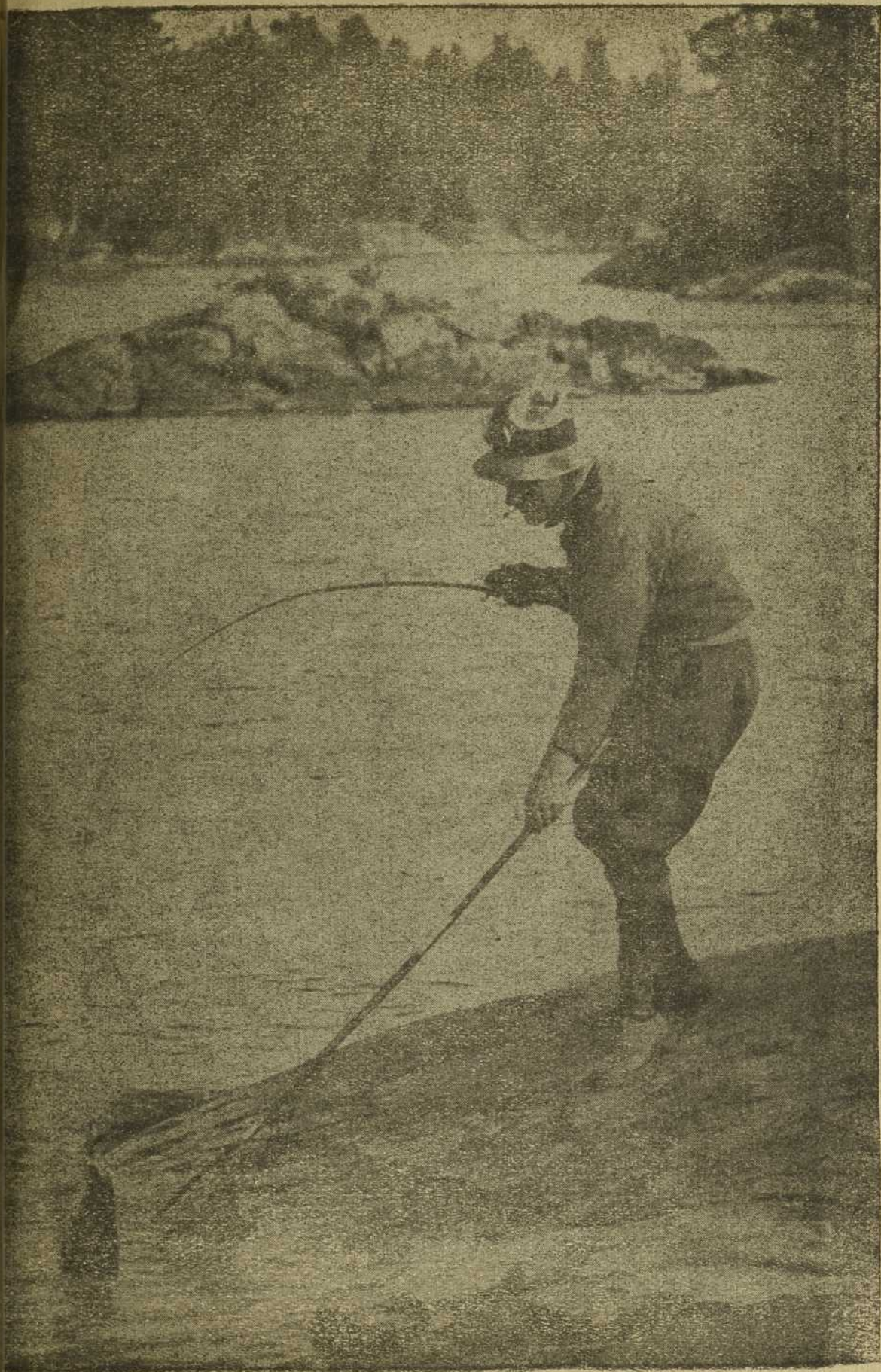
On les prend au moyen d'un petit bout de chiffon rouge, comme les hommes. Il est vrai que si l'homme met le ruban à sa boutonnière, la grenouille, plus pratique, happe le sien à pleine gueule. Le mien a l'air de tomber des hautes sphères dans un coin d'herbes désert. Aussitôt vingt candidates sortent de divers lieux et bondissent vers le ruban écarlate. La moins éloignée ou la plus habile le saisit à pleine gueule et, neuf fois sur dix, ne le lâche plus. Je puis enlever la nouvelle promue en l'air, elle serre désespérément les mâchoires et les camarades, demeurées en bas, la suivent d'un oeil jaloux: "Encore une qui a réussi!" se disent-elles avec envie.

A défaut de rouge le pêcheur fixe à l'hameçon une langue de grenouille morte. C'est l'appât de choix pour ce peuple d'orateurs. La peau ne manque pas de vertu non plus, mais les amateurs s'en lassent plus vite. Le moindre leurre attire la clientèle et, au besoin, l'hameçon triple détermine les hésitants. Il y a quelque chose d'humain dans le comportement de la grenouille prise. Elle a un petit cri particulier, moitié protestation, moitié gémissement. Et, d'un mouvement instinctif, pour se dégager du fer qui la déchire, elle fait le salut militaire. L'homme n'est pas très fier de tuer ce maigre gibier sans griffes et sans ai-

guillon, sans morsure et sans épines. La grenouille n'a pour arme que sa souplesse, ses mains flexibles de pianiste, les muscles longs de ses cuisses et la glu vivante de sa peau. Cette mucosité colle aux doigts, s'épaissit et se dessèche et forme une poussière fine qui se dissipe dans le vent. Mais si le pêcheur a le malheur de se moucher, il renifle cette poudre vésicante et la tragédie s'achève en de ridicules éternuements.

Mon ami Coa. — Durant les heures de pêche où rien ne mord et où je suis las d'errer sur mon petit lac, je m'amuse à faire voltiger un gland de laine rouge toujours dans le même coin. Aussitôt ma grenouille accourt, non pas une grenouille de hasard, mais cette grenouille-ci, la mienne. Je la connais depuis trois semaines que je suis en vacances et nous aimons tous deux ce sport-là. Il n'y a pas d'hameçon dans l'appât. Nous jouons franc jeu l'un et l'autre. Quand la grenouille a bien dansé pour rien, je laisse un peu s'attarder le gland rouge et la grenouille le saisit. Pas avec la gueule, mais avec la main, qu'elle porte à sa bouche maladroitement, comme une campagnarde qui dîne en ville. Elle serre. Je la soulève et je l'amène dans ma main. Dès qu'elle a lâché l'appât elle saute sur le sol, rejoint la flaque en trois bonds et se cache dans la jonquille. Je recommence mon manège et la grenouille accourt de nouveau.

Je l'ai prise cinquante-neuf fois sans lasser notre patience mutuelle. J'arrive à l'attraper de plus en plus vite et elle saute de plus en



Sur mon petit lac.

plus tard de ma main. La dernière fois que je l'ai pêchée, ou qu'elle m'a eu—je ne sais plus au juste—nous nous sommes regardés longuement, moi sur le bord et elle dans son millième de marais. J'ai pensé: "Ça t'a amusée, ma vieille?" Et j'ai lu dans sa prunelle: "Ça t'a amusé, mon vieux"? Alors, à l'an prochain! Retourne dans ta cité, moi je vais dormir dans ma vase".



Les quatre soeurs voilées

Au temps où le marquis de Tracy était gouverneur de la Nouvelle-France, il y avait à Montréal un ancien coureur des bois qui avait acquis une immense fortune.

Ayant atteint la cinquantaine, il s'était retiré des affaires, mais au lieu de retourner en France, comme le faisaient un grand nombre, à cette époque, il avait résolu de terminer ses jours au Canada, partageant son temps entre la société de ses amis et la culture des fleurs qu'il aimait passionnément.

Il faut vous dire que M. Leduc — ou papa Chrysanthème, comme on l'appelait dans l'intimité — avait été d'abord, tout comme son ancêtre Louis Hébert, apothicaire à Paris, avant de devenir coureur des bois au Canada. C'est même à cette qualité qu'il devait, en grande partie, son ascendant et ses succès auprès des Sauvages, les ayant souvent guéris de maladies pour lesquelles ils avaient vainement imploré l'assistance de leurs sorciers.

M. Leduc s'était donc fait construire, sur la hauteur qu'on appelle aujourd'hui Place d'Armes, mais qui n'était alors qu'une colline ombragée de bosquets d'érables, une princière demeure entourée d'un magnifique jardin. Cette maison occupait précisément le site du petit fort d'où Maisonneuve avait si victorieusement résisté à la bande d'Iroquois venus pour surprendre Ville-Marie.

Or papa Chrysanthème, outre sa maison et son jardin, avait encore, trésor plus rare, une femme aimante et quatre fillettes qui répondaient aux noms suaves de Brunette, Bleuette, Rosette et Violette.

Papa Chrysanthème les chérissait à l'égal de ses plus belles fleurs et n'épargnait rien pour les rendre parfaitement heureuses. Elles étaient choyées, gâtées, aimées de tous et même enviées de quelques-uns, moins fortunés.

Et pourtant une chose manquait à leur bonheur. Souvent on les voyait rêveuses et attristées, interrompre leurs jeux et tenir des conciliabules. Alors, aucun jouet, aucune fête, si joyeuse fût-elle, ne pouvait leur faire oublier ce qu'elles désiraient si fort.

Quel était donc cet objet si ardemment souhaité? Nous ne tarderons pas à l'apprendre.

Souvent leur père les menait avec lui dans la montagne; il leur apprenait à cueillir les plantes médicinales qu'il connaissait et dont il composait des médicaments pour les pauvres de l'Hôtel-Dieu.

Or un jour, nos quatre petites amies s'engagèrent seules sur les pentes du mont Royal.

Elles avaient entendu parler de la Fée des Erables qui avait autrefois, en ce même lieu, accordé audience à un pauvre bûcheron¹ et elles avaient résolu de la rencontrer pour obtenir d'elle la réalisation de leur désir.

Les imprudentes, elles auraient aussi bien pu rencontrer le loup ou pis encore, quelque Indien à la mine féroce qui les aurait proprement scalpées; mais toutes à leur désir, elles n'y pensaient pas.

Et voici qu'au détour d'un sentier, elles aperçurent une vieille Sauvagesse, écrasée sous le poids d'un fardeau qu'elle essayait en vain de soulever.

Les quatre promeneuses furent émues de compassion à cet aspect.

—Allons à son aide, dirent-elles d'un seul élan.

Elles s'avancèrent donc au-devant de l'Indienne.

—Ma bonne mère, lui dirent-elles, voulez-vous que nous vous aidions à soulever votre fardeau? Ou plutôt, non; il est bien trop lourd, venez chez notre père, vous vous reposerez, et il enverra un de ses domestiques parmi les plus forts qui portera ce paquet où vous désirez.

A ces mots, la Sauvagesse releva la tête vers les fillettes. Elle était toute vieille et ridée comme une pomme cuite.

Mais voilà que soudain un nuage passe devant leurs yeux et, l'instant d'après elles se

(1) Voir notre volume la "Fée des Erables" où est racontée cette gracieuse légende.

trouvaient en présence d'une gracieuse Indienne vêtue de fourrures précieuses et la tête recouverte d'un diadème de plumes multicolores.

—Oh! Madame, s'écrièrent les fillettes, vous êtes la Fée des Erables!

—En effet, mes petites amies; mais comment me connaissez-vous?

—On nous a parlé de vous, Madame; on nous a raconté le grand bien que vous aviez fait à un bûcheron et à une bûcheronne qui tout d'abord n'ont pas su profiter de vos bienfaits.

—On vous a peut-être parlé aussi d'un petit garçon à qui j'ai enseigné les bonnes manières, remarqua la fée d'un air malin.²

—Oui, Madame la Fée, on nous a raconté son histoire, mais on nous a fait remarquer que vous vous étiez toujours montrée bonne et compatissante.

—Très bien, très bien, mes petites amies, et comme vous-mêmes, vous vous êtes montrées bonnes et compatissantes à mon égard, sans me connaître, je veux que vous gardiez un bon souvenir de moi. Je suis donc disposée à vous accorder une faveur, rien qu'une, par exemple, car mon pouvoir ne me permet pas d'en accorder plusieurs à la fois.

Les quatre soeurs se consultèrent du regard, après quoi, Brunette, étant l'aînée, prit la parole.

—Madame la Fée, dit-elle, nous étions justement venues dans la montagne avec l'espoir

(2) Voir la "Fée des Erables" pour ce deuxième conte.

de vous rencontrer, et nous voulions vous demander une faveur... une grande faveur. On dit que ce sont les Sauvages qui apportent les enfants; ne pourriez-vous pas nous apporter... un petit frère.

—Pas une poupée, précisa Bleuette, nous en avons déjà trop; ce que nous voudrions, c'est un petit frère vivant, qui remuerait et parlerait.

—Et qui pourrait jouer avec nous, interrompit vivement Rosette.

—Un petit frère que nous pourrions aimer et gâter, autant qu'il nous plairait, acheva doucement Violette.

La Fée des Erables regarda les quatre petites filles qui fixaient sur elles leurs beaux yeux suppliants. Elle sourit.

—Je vous ai dit, tout à l'heure, que je ne pouvais vous accorder qu'une faveur à la fois; j'aurais dû ajouter que cette faveur doit toujours être méritée par un sacrifice. C'est la loi des fées, qui ne sont pas toutes-puissantes, comme vous le voyez. C'est parce que mes amis le bûcheron et la bûcheronne n'ont pas su accomplir avec persévérance le sacrifice de leur curiosité, qu'ils ont perdu la source de richesse que je leur avais procurée. Eh bien! mes chères enfants, seriez-vous prêtes à faire quelque sacrifice pour que vos désirs soient réalisés?

—Oh oui! Madame la Fée, nous le voulons bien, s'écrièrent les quatre petites filles, d'un même élan.

—Eh bien! prononça la Fée des Erables,

vous serez exaucées, mais à une condition, c'est que, à partir de ce jour, vous demeuriez voilées pendant dix années entières, excepté pour vos parents, naturellement. Acceptez-vous ?

— Nous acceptons, Madame la Fée, répondirent les quatre soeurs.

— C'est bien, mes enfants, allez annoncer la nouvelle à vos parents et que jamais ne s'éveille en vous la tentation de manquer à votre engagement, car je le saurais aussitôt et vous en seriez sévèrement punies.

Ce disant, la Fée des Erables, de sa baguette, toucha successivement la tête des quatre fillettes et voilà que sur leur front tomba un voile d'un tissu léger et merveilleux comme on n'en avait jamais vu ; l'un était rouge comme le feu, le deuxième bleu comme le ciel, le troisième rose comme la fleur qui porte ce nom et le quatrième aussi blanc que la neige.

Ayant remercié la bonne fée, Brunette, Bleurette, Rosette et Violette coururent raconter à leurs parents la promesse qu'elles venaient de faire et leur bonheur de se voir enfin exaucées.

Papa Chrysanthème était dans son jardin lorsqu'il apprit la nouvelle.

— Je croyais la fée à jamais disparue de son domaine, dit-il, mais j'accepte son cadeau. Nous l'appellerons Narcisse et je suis sûr que, présent d'une fée, il sera beau et brave comme la fleur dont il portera le nom.

La mère arrivait en ce moment, elle embrassa tendrement ses filles :

—Dieu puisse-t-il entendre et réaliser la promesse de votre fée, dit-elle simplement, car elle aussi désirait depuis longtemps d'avoir un fils.

Alors les jeunes filles s'étant soigneusement enveloppées de leur voile, attendirent avec une joyeuse impatience, la venue du petit frère tant désiré.

* * *

—Qu'il est joli ! s'écrièrent les quatre petites soeurs en se penchant sur le berceau recouvert de dentelles, où reposait le poupon.

Il était bien beau, en effet, avec son teint blanc et rose, ses cheveux noirs déjà frisant et ses yeux aussi bleus que ceux de Bleuette, très fière de cette ressemblance.

Papa Chrysanthème ayant déjà choisi Narcisse, il ne pouvait être question de discuter le nom du nouveau-né. Brunette étant l'aînée, fut la marraine. Quant au parrain, il avait été entendu que ce serait M. Nicolas Perrot, aujourd'hui gouverneur de Montréal, mais ancien compagnon de Leduc, alors que tous deux étaient coureurs des bois.

A l'occasion du baptême, un magnifique banquet fut donné en plein air, précisément à l'endroit où se trouve aujourd'hui le monument Maisonneuve et qui était, comme nous l'avons dit plus haut, ombragé de magnifiques érables.

Les Indiens, amis de M. Leduc, étaient venus en grand nombre et voisinèrent avec les Français dans ce banquet champêtre. On y re-

marqua beaucoup une vieille Indienne, toute cassée et ridée, mais revêtue de fourrures magnifiques; elle allait et venait parmi les tables, lançant, de temps à autre, des regards fort inquisiteurs vers les quatre soeurs qui, selon la promesse qu'elles en avaient faite, demeurèrent strictement voilées.

A un moment on la vit s'approcher du berceau, soulever délicatement les dentelles et contempler longuement le frais minois. Qui était-elle? M. Leduc, tout à son bonheur, ne l'avait pas remarquée et les domestiques, sachant combien étaient nombreux les amis indiens de leur maître, se seraient bien gardés de lui poser la moindre question indiscrete. A un moment elle disparut, sans que personne ait pu remarquer son départ.

L'époque qui suivit fut une ère de bonheur pour nos quatre petites soeurs. Elles délaissaient leurs poupées et leurs jeux et ne connurent bientôt plus d'autre plaisir que celui d'admirer et de gâter Narcisse.

Quelle joie quand la nourrice consentait à le poser un instant dans leurs bras! Quelle douceur, le jour où il sourit pour la première fois! Quel bonheur enfin, lorsqu'il les connut assez pour tendre vers elles ses petites mains en gazouillant leurs noms!

Chacune s'en occupait selon son caractère: Brunette lui apprenait à parler, Bleuette à jouer, Rosette à rire; quant à Violette, son plus doux plaisir était de le garder endormi sur son coeur.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Narcis-

se était maintenant un robuste petit homme ; il commençait à devenir impérieux et tapageur ; il préférait visiblement la société des jeunes messieurs de son âge à celle de ses grandes soeurs.

Celles-ci avaient beau redoubler de gâteries et de caresses, l'enfant leur échappait vite pour retourner à ses jeux favoris.

Il aimait à jouer à la guerre et, muni d'un petit bâton en guise de mousquet, il suivait gaillardement les miliciens, lorsqu'ils allaient à l'exercice ou accomplissaient quelque ronde dans les environs. Lorsqu'il n'y avait pas d'exercice de milice, il jouait à la guerre indienne avec ses petits camarades dont quelques-uns, par exemple les petits Lemoyne et surtout celui qui devait s'appeler plus tard Iberville, étaient aussi ardents que lui. Ils poussaient de vrais cris de sauvages lorsqu'ils avaient vaincu le camp ennemi et levé quelques chevelures qui, dans l'espèce, étaient de simples tuques de laine.

Brunette, un jour, essaya de lui expliquer qu'il devait tout de même un peu de reconnaissance à ses grandes soeurs. Mais le jeune écervelé, après l'avoir écoutée, les mains dans ses poches, tout en jetant des regards impatients vers ses camarades qui l'attendaient pour l'attaque, clôtura la conversation par cette étonnante déclaration :

—Au fond, tu me dis tout ça, parce que tu es vexée de n'être qu'une fille.

Et, tournant le dos à sa soeur stupéfaite, il s'élança à la tête de la douzaine de marmots

qui l'attendaient du côté de la montagne où s'était caché l'ennemi.

Brunette indignée s'en fut raconter à ses soeurs les paroles de l'ingrat.

—Narcisse ne nous aime plus, déclara-t-elle en pleurant, nous ne sommes rien pour lui; il ne méritait pas nos sacrifices et notre dévouement.

Bleuette et Rosette approuvèrent pleinement ces conclusions.

—Mes soeurs, dit timidement Violette, Narcisse n'est plus un bébé, nous ne pouvons pas l'empêcher de grandir... ni d'être un garçon. Il me semble, à moi, que nous serions égoïstes de vouloir l'élever pour notre seul plaisir.

Mais les trois soeurs ne voulurent rien entendre et, de ce jour, recherchant dans la vie, de nouvelles distractions, elles délaissèrent complètement le petit frère qu'elles avaient tant gâté.

Violette seule continua à s'occuper de lui, s'adaptant à ses goûts, s'oubliant pour le rendre joyeux et content. Elle surveillait ses jeux sans les entraver et quand le petit Narcisse, ayant fait quelque sottise ou reçu quelques coups particulièrement douloureux, au cours d'une bousculade, venait tout en larmes se jeter dans ses bras, elle faisait de son mieux pour le consoler, écoutait avec bonté ses naïves confidences et, peu à peu, l'amenait à regretter ses torts, en lui expliquant combien l'on est heureux quand on est toujours bon.

Narcisse qui, malgré son caractère turbulent, était un bon petit garçon, écoutait volon-

tiers les paroles de Violette, lui disait, en la câlinant, qu'elle était la meilleure des petites soeurs, mais il professait le plus grand mépris pour les trois autres, qu'il appelait dédaigneusement "les filles".

Sur ces entrefaites, on annonça la venue du marquis de Tracy à Montréal. Son fils l'ac-



Narcisse était maintenant un robuste petit homme; il commençait à devenir impérieux et tapageur.

compagnait. Le noble marquis venait ostensiblement faire sa visite d'adieu avant son départ pour la France, et il était tout naturel

que son fils, officier dans l'armée, l'accompagnât.

Mais on chuchotait, sous le manteau, que le véritable but du jeune homme était de faire la connaissance des quatre filles de M. Leduc qui étaient maintenant en âge d'être mariées et que l'on disait merveilleusement belles, mais que l'on n'avait jamais vues, puisqu'elles ne sortaient jamais sans porter le voile de leur promesse, voile qui, il faut le dire, était loin de leur nuire, tant il était léger, seyant et délicat.

Cependant le jeune marquis voulait avoir de ces jeunes beautés une connaissance plus complète et il se flattait que la puissance de son père lèverait tous les obstacles.

Une déception l'attendait. Malgré l'accueil très bienveillant de papa Chrysanthème au fils du gouverneur, il déclara qu'une promesse faite, surtout à une fée, était chose sacrée, et le jeune marquis dut se contenter, comme les autres, de deviner les frais minois et la nuance des cheveux, derrière la gaze légère du voile féerique, c'est le cas de le dire.

D'ailleurs le jeune marquis ne tarda pas à connaître tout au long, l'histoire de la promesse faite jadis par les quatre soeurs et le récit de cet acte généreux redoubla le désir qu'il avait de connaître leurs visages. Il n'avait qu'une croyance mitigée à l'existence des fées et des génies, mais on racontait des choses si surprenantes à propos des Indiens, que le mystère l'intriguait.

Un jour qu'il se promenait sur le chemin de

ronde, entre la ville et la forêt, là où court aujourd'hui la rue Craig, il rencontra le petit Narcisse qui, avec quelques compagnons, simulait une marche indienne.

Après avoir échangé les saluts d'usage, le jeune marquis se mit à marcher à côté du petit garçon, très fier d'être traité ainsi en homme.

—Vous avez de bien charmantes soeurs, remarqua le jeune homme. Comme elles doivent vous gâter!

—Parmanda! répondit dédaigneusement Narcisse, elles ne connaissent rien aux jeux des garçons! Violette est une bonne fille, je ne dis pas le contraire, celle-là comprend les choses et je l'aime bien. Mais les autres... ce sont des chipies!

—Tiens, tiens, tiens! se dit intérieurement le jeune marquis... Et laissant la petite bande continuer sa ronde, il s'en fut errer seul dans la montagne.

* * *

Comme c'était l'anniversaire de Brunette, papa Chrysanthème qui n'avait pas été sans remarquer les assiduités du jeune duc, résolut de profiter de la présence du vice-roi à Montréal, pour donner une fête en son honneur.

Papa Chrysanthème savait combien le vice-roi aimait la pompe et l'apparat.³ Il résolut donc de se surpasser.

(3) M. de Tracy, lit-on dans les Relations des Jésuites, ne marchait jamais sans être précédé de 24 gardes et de 4 pages, suivi de 6 laquais et environné d'un grand nombre d'officiers richement vêtus.

Les quatre plus grandes pièces de la maison furent transformées en salons pour la circonstance et ornées chacune aux couleurs d'une des quatre soeurs. Pour cela, le grand jardin fut mis en coupe réglée et justement, il donnait alors ses plus belles fleurs.

Le premier salon était décoré de superbes fleurs rouges. Roses pourpres et oeillets recouvraient les murailles et semblaient surgir du sol en de somptueux buissons : c'était le salon de Brunette.

Dans le deuxième, les hortensias couleur de ciel se mariaient avec les myosotis et les clématites tendres : c'était le salon de Bleuette.

Le troisième débordait de radieuses fleurs roses : roses thé de Chine, toutes parcheminées, roses de Bengale, roses de toutes les sortes à profusion : tel était le salon de Rosette.

Le quatrième enfin, semblait une oasis d'une liliale fraîcheur : roses blanches, jasmins et lilas embaumés y charmaient les regards aussi bien que l'odorat : c'était le salon de Violette.

Or, avant de se rendre à la fête, Brunette, Bleuette et Rosette tinrent un long conciliabule.

—C'est trop dur, s'écria Brunette, en frappant du pied, de penser que je serai encore voilée pour le jour de mes dix-neuf ans!... Cet affreux voile m'est une torture!... Et le jeune marquis va repartir pour Québec et pour la France!...

—Je suis de ton avis, répondit vivement Rosette. Que nous serions belles, ce soir, dans

nos jolis salons, sans cette absurde promesse qui nous lie pour un an encore.

—Et pour ce que ça nous a rapporté! Ah! si nous pouvions y marquer une fois, rien qu'une fois, soupira Bleuette.

—Après tout que peut-il nous arriver? reprit Brunette. D'ailleurs tout vaut mieux que de continuer à vivre dans cette étouffante prison. Pour ma part, advienne que pourra, j'enlève le mien.

Et d'une main nerveuse, Brunette déchira le tissu léger qui tomba aussitôt à ses pieds, comme une toile d'araignée que l'on ôte du mur.

Rosette et Bleuette la regardèrent épouvantées, s'attendant à voir la foudre tomber sur elle et l'écraser.

Mais rien n'arriva.

Alors les deux soeurs firent de même; leurs deux voiles, petits chiffons vaporeux, tombèrent sur le sol, parmi les fleurs.

Mais déjà les salons commençaient à se remplir de la foule des invités. Un murmure d'admiration s'échappait de toutes les bouches et l'on se demandait qui était l'expression la plus parfaite de la beauté, ou des fleurs aux nuances délicates ou des jeunes filles qui en faisaient les honneurs.

Brunette, vêtue d'une souple étoffe de soie rouge, portait dans ses cheveux aux reflets sombres comme l'aile de la corneille, une rose pourpre éclatante; ses grands yeux noirs étincelaient de plaisir.

Bleuette avait une délicieuse robe pâle toute garnie de myosotis moins bleus que ses beaux yeux limpides; une touffe des mêmes fleurs ornait ses cheveux d'un blond cendré.

Rosette était enveloppée d'un nuage de tulipe rose sur lequel couraient de gracieuses roses moussues; les plus belles s'épanouissaient dans ses cheveux d'or, tandis que ses yeux bruns brillaient comme des étoiles dans son joli visage.

Enfin Violette, silencieuse et légère, portait une idéale toilette en mousseline de soie blanche tout enguirlandée de jasmin, mais sur sa tête était posé le voile qui estompait ses traits charmants.

Et la fête commença. Un orchestre invisible jouait en sourdine pour ne pas gêner les conversations. Les groupes se rencontraient, se saluaient, se quittaient.

Et voilà que parmi eux, on vit circuler une vieille Indienne, toute ridée et cassée, le corps enveloppé d'une couverture grise et les cheveux ornés d'une plume d'aigle. Elle allait d'un groupe à l'autre, jetant d'ici de là, des regards méfiants.

Personne ne s'étonna d'abord, car les Indiens étaient assez nombreux invités à la fête; quelques-uns mêmes y étaient venus dans tout l'apparat de leur costume national. Cependant, à la longue, les regards méfiants de la vieille inquiétèrent les visiteurs. Qui était-elle? Que venait-elle faire ici? Qui l'avait introduite?

Sur un signe de M. Leduc, un domestique s'avança vers la Sauvagesse et lui intima l'ordre de sortir.

Pour toute réponse, la Sauvagesse tira une baguette de dessous sa couverture, l'étendit, et, soudain, toutes les lumières de la salle s'éteignirent comme si un grand vent avait soufflé.



flé. Ce fut la nuit profonde. Les femmes poussèrent des cris d'effroi. Le cœur des trois soeurs dévoilées battit bien fort, car elles voyaient là une punition de leur faute. Une panique allait se produire, lorsque tout à coup les lumières se rallumèrent toutes seules, comme si le vent qui avait soufflé n'avait fait que courber la flamme. Mais leur éclat maintenant

était tel que les salles se trouvaient inondées d'une clarté merveilleuse.

La vieille avait disparu. A sa place se tenait une Indienne aussi belle que noble, vêtue de fourrures somptueuses ; dans ses cheveux d'un noir d'ébène, une belle plume d'aigle dressait sa blancheur immaculée s'échappant d'un bandeau finement brodé en poil de porc-épic.

A sa vue, les conversations qui avaient repris, cessèrent instantanément et les trois soeurs : Brunette, Bleurette et Rosette poussèrent ensemble un cri étouffé :

— Mon Dieu ! la Fée des Erables !

Mais déjà le fils du gouverneur, courant vers elle, la salua :

— Bonjour, Madame, dit-il, en lui prenant respectueusement la main, je vois que vous n'avez pas manqué à la promesse que vous m'avez faite dans la montagne.

Et il se plaça à ses côtés pour lui faire la conduite.

Ainsi accompagnée, la Fée des Erables traversa les salons, répondant aux nombreux saluts que lui adressaient les invités, mais sans daigner même jeter un regard aux soeurs dévoilées et rouges de honte.

Elle arriva enfin dans le salon de Violette où se trouvaient en ce moment, avec le gouverneur, le père et la mère des quatre soeurs.

Alors s'adressant au jeune marquis, elle lui parla en ces termes :

— Selon votre désir, je suis venue ce soir, vous désigner l'épouse digne de partager votre vie et, en votre nom, j'ai l'honneur de de-

mander à papa Chrysanthème et à son épouse, la main de leur fille Violette. Votre choix ne saurait être meilleur, car la jeune fille qui sait garder sa promesse envers et contre tout sera capable aussi de garder la fidélité à son époux.

Ayant dit ces mots, la sorcière indienne enleva rapidement le voile de la jeune fille qui apparut dans tout l'éclat de sa merveilleuse beauté.

Les tresses de ses cheveux d'un brun doré, formaient un royal diadème à son visage au teint de neige à peine rosé et ses grands yeux couleur de pervenche fixaient timidement le jeune marquis de leur regard velouté.

S'inclinant avec grâce devant sa ravissante fiancée, le prince baisa la petite main blanche qu'elle lui tendait sur un signe d'assentiment de sa mère.

De toutes parts éclatèrent alors d'enthousiastes acclamations; seules Brunette, Bleuette et Rosette blêmissaient de crainte, car elles redoutaient la juste punition de leur faute.

La sorcière, en effet, se tourna bientôt vers elles.

—Quant à vous, Mesdemoiselles, dit-elle d'un ton sévère, vous êtes déjà punies, je crois, de votre manque de parole; mais cette déloyauté mérite un plus complet châtiment. Je vous condamne donc à retisser les voiles que vous avez si audacieusement déchirés; quand vous les aurez terminés—et d'ici là vous ne devrez pas quitter la maison—il vous

restera à les porter de nouveau pour achever les dix années promises.

Les trois soeurs demeurèrent consternées à la pensée du long et difficile travail qui les attendait, car le tissu était si fin et si léger qu'il semblait, en vérité, ne pouvoir être exécuté que par la main des fées.

Mais Violette, toujours bonne, se jeta aux pieds de la bonne sorcière, la supplia, en termes si touchants, d'avoir pitié de ses soeurs, qu'elle se sentit désarmée.

— En ce jour de ses fiançailles, dit-elle aux trois coupables, je ne puis rien refuser à votre soeur, sans quoi son bonheur ne serait pas complet; vos voiles vont vous être rendus, et il ne vous restera plus qu'à achever, en les portant une année encore, l'exécution de votre promesse.

Les trois soeurs remercièrent, en pleurant, la Fée des Erables, puis se jetèrent au cou de Violette qui les embrassa tendrement.

Le mariage eut lieu quelques semaines après. Violette portait, ce jour-là, sur sa splendide chevelure, le mystérieux voile blanc, cause de son bonheur.

Et c'est depuis ce temps-là, dit-on, qu'il est d'usage de couvrir d'un voile blanc la jeune mariée, lorsque la cérémonie se célèbre en grand appareil.

Une princesse indienne à la cour d'Angleterre

Dans l'église de Saint-Georges de Gravesend reposent les restes d'une femme née parmi les sauvages de la Virginie. Cette sauvage d'une exquise beauté, d'un coeur simple et bon, fut honorée à la cour de Jacques I^{er}. Elle donna naissance à un fils qui, dans la suite, retourna en Virginie, devint un personnage éminent et fut le père d'une nombreuse famille dont les descendants ont joué un rôle considérable dans l'histoire des États-Unis, puisque l'on compte, parmi eux, des généraux d'armée et des gouverneurs d'Etat.

Mais la princesse indienne qui avait charmé la cour d'Angleterre mourut à la fleur de l'âge et au moment où elle se disposait à regagner sa patrie. L'inscription de son tombeau porte ces simples mots : *Ici repose la princesse Pocahontas.*

Pocahontas était bien la fille de la forêt. Précoce comme beaucoup d'enfants de sa race qui avaient la nature pour maître, elle courait

parmi les arbres, chassant les lapins et les écureuils dont la fourrure servait à la confection de ses robes.

Mais là-bas, sur le bord du rivage de la mer, de l'autre côté de la forêt, des hommes d'une race étrangère, à la peau blanche, étaient venus s'établir. Déjà leurs maisons de bois s'élevaient. Pocahontas ne les avait jamais vus, mais les guerriers et les chasseurs avaient longuement parlé d'eux.

En effet, des marins, des Anglais fuyant la persécution religieuse de leur pays étaient venus en Amérique afin d'y trouver une patrie nouvelle et plus de liberté. Et parce qu'alors la reine Elisabeth gouvernait l'Angleterre et que, n'étant pas mariée, elle se faisait appeler la *reine vierge*, on avait donné le nom de Virginie au pays nouvellement découvert.

En 1607, deux compagnies s'organisèrent en Angleterre pour l'établissement des colons en Amérique: la compagnie de Londres et la compagnie de Plymouth. D'abord rivales, elles s'unirent pour mener à bien leur entreprise.

Le 19 décembre 1606, au moment où Champlain se préparait à partir pour fonder Québec, trois petits vaisseaux, commandés par Christophe Newport, et portant cinq cents colons, quittaient l'Angleterre pour le Nouveau-Monde. La traversée fut longue et monotone, mais ils arrivèrent comme le printemps parait la nature de fleurs et de verdure. Ils entrèrent dans la baie de Chesapeake, choisirent l'un des grands fleuves qui se déversent dans cette baie, le remontèrent pendant trente milles et

fondèrent une ville qu'ils appelèrent Jamestown, en l'honneur du roi Jacques Ier, successeur de la reine Elisabeth. C'est de la fondation de cette ville que commence vraiment l'Histoire des Etats-Unis.

Il eût été difficile d'imaginer un assemblage d'hommes plus impropres à constituer une colonie et à fonder une nation.

Cependant on se mit promptement à édifier la ville future. On dressa des tentes; d'aucuns s'arrangeaient une demeure en creusant le sol; d'autres clouèrent des planches entre des arbres et étendirent une toile par-dessus.

Comme par un avant-goût du communisme dont on parle tant de nos jours, il avait été décidé que les produits du travail de tous seraient mis en commun pour être distribués suivant les besoins de chacun. Ainsi les travailleurs nourrissaient les paresseux.

Les conséquences ne tardèrent pas à se montrer: des dissensions éclatèrent, des luttes et des pillages, la culture fut abandonnée. La misère régna, les fièvres s'emparèrent des colons. Il en mourait parfois trois ou quatre dans une nuit...

La colonie eût sans doute péri tout entière sans le courage et l'énergie de John Smith, l'une des figures les plus remarquables de cette époque.

Disons quelques mots de l'extraordinaire carrière de cet homme qui fut, tour à tour, soldat, aventurier et fondateur.

John Smith naquit en Angleterre en 1579. A quinze ans, épris d'aventures, il s'enfuit de

la maison paternelle et gagna le continent. Il s'engagea dans l'armée française, puis dans celle des Pays-Bas (Hollande). Apprenant que l'empereur d'Allemagne allait guerroyer contre les Turcs, il court s'enrôler dans ses armées et se distingue par mille prouesses.

Cependant il est fait prisonnier, traîné en captivité. Suivant la coutume de ce temps-là, il est vendu comme esclave à un pacha de Constantinople. Maltraité, il se venge, tue son maître, prend la fuite, traverse l'Europe au mépris de multiples dangers et finit par regagner l'Angleterre.

Il n'y demeura pas longtemps, la soif des aventures allait l'entraîner jusqu'en Amérique. Apprenant qu'un convoi est en partance pour le Nouveau-Monde, il court au port, monte sur l'un des navires, se cache dans la cale et ne se montre qu'une fois rendu en pleine mer. Force fut bien de le garder.

Arrivé dans la colonie, il se distingue par son courage téméraire et inventif. Cependant son esprit indépendant inquiète les chefs qui le tiennent à l'écart.

Mais il a conquis l'admiration des colons et lorsque tout menace de crouler, on se tourne instinctivement vers lui. Smith aussitôt prend la direction de la colonie, résolu à la sauver.

Il cherche d'abord à en imposer aux Sauvages afin d'obtenir d'eux les vivres dont il a besoin. Powhatan, leur chef, ne les donne qu'à regret, car il soupçonne les visages pâles de mauvaises intentions, ayant été mal traité par les premiers chefs de la colonie.

Le printemps venu, Smith met tout le monde au travail, désignant à chacun sa tâche. Pour lui, il veut reconnaître le pays afin de se rendre compte de ses possibilités. Mais au cours d'une exploration, il est capturé par les Indiens et conduit au village où demeure Powhatan. C'était un bel otage.

Dans cette extrémité, Smith ne perd pas confiance, il sait que quelques-uns de ses compagnons ont pu fuir, ils donneront l'alarme et les siens viendront le délivrer. Pendant trois jours, il amuse les Indiens avec une boussole et d'autres objets.

Cependant, les capitaines exigent sa mort. Powhatan, en grand costume d'apparat, une couronne en plumes d'aigle sur la tête, monte sur son trône et de chaque côté se rangent les guerriers.

Le prisonnier comparaît; il est condamné. Mais soudain, Pocahontas, la fille préférée de Powhatan, se précipite aux pieds de son père et lui demande la grâce du visage pâle. Les chefs froncent les sourcils et Powhatan refuse.

Alors Pocahontas court au prisonnier, pose ses bras autour de sa tête et déclare qu'avant de massacrer le chef blanc, on la tuera elle-même.

Les guerriers sont émus par cette hardiesse, ils ne s'opposent plus et Powhatan accorde la liberté au prisonnier. Subitement devenu l'ami des visages pâles, il donne à John Smith une escorte de douze guerriers pour lui permettre de rejoindre les siens sans encombres.

Dans la suite, Pocahontas visita souvent le camp anglais; elle aimait à vivre dans la compagnie des Européens qu'elle trouvait moins rudes que les gens de sa tribu.

Cependant Powhatan n'avait jamais eu pleine confiance dans les Anglais, chaque fois qu'il venait les visiter, il se faisait accompagner d'une escorte. Il arriva même un jour qu'il regretta d'avoir accordé la vie à leur chef et il chercha à le faire tomber dans une embuscade, se flattant qu'une fois le chef mort, le reste des colons serait facile à disperser.

Pocahontas sauva encore une fois la vie de Smith, elle l'avertit de ce qui se tramait contre lui. La guerre éclata, en effet, mais les Anglais sur leurs gardes, n'eurent pas de peine à se défendre.

La guerre menaçait de durer, quand un événement vint sceller définitivement la paix entre blancs et peaux rouges. John Smith malade avait dû retourner en Angleterre. Il fut remplacé par Argall.

Celui-ci ayant entendu parler du rôle joué par Pocahontas décida d'en faire un otage. Il l'invita donc au camp, "ayant, disait-il, d'importantes nouvelles à lui communiquer".

La jeune indienne croyant à un message *de son père*, comme elle aimait à appeler John Smith, se rendit à Jamestown où Argall la traita avec la plus grande courtoisie tout en lui apprenant qu'elle était prisonnière.

La jeune indienne parlait maintenant couramment l'anglais; sa grâce charmait tout le

monde et un jeune capitaine de l'armée, John Rolf demanda sa main.

Pocahontas, avant d'accepter, voulut devenir chrétienne. Elle fut instruite, reçut le baptême et le lendemain même, fut célébré le mariage auquel assista toute la colonie de Jamestown. Powhatan, toujours soupçonneux, ne voulut pas venir lui-même, dans la crainte d'un embûche, il délégua son frère, Opachisco, pour le représenter; mais à partir de ce jour, il se montra un allié fidèle du peuple que sa fille avait adopté.

Au baptême, Pacahontas avait reçu le nom chrétien de Rebecca et comme elle était fille de roi, on la connut désormais sous le nom de "*Lady Rebecca*".

Quelque temps après, Rolf fut rappelé en Angleterre et sa femme le suivit. Elle fut reçue triomphalement par la cour. Le roi Jacques Ier la traita comme une égale, donnant sans doute plus d'importance qu'il n'y en avait en réalité, au titre de roi que portait son père.

D'ailleurs, la grâce et la distinction de la jeune princesse, lui gagnèrent tous les coeurs; partout elle était reçue avec les honneurs dus à une princesse de sang royal; les grandes maisons de Londres lui ouvrirent leurs salons, chacun se faisait un honneur de la posséder, ne fut-ce que pour un jour.

John Rolf qui avait paru être son supérieur dans la forêt de l'Amérique, faisait figure de suivant, à la cour de Londres. Il en souffrait. Pocahontas s'en aperçut et, très simplement,

elle lui demanda de la ramener dans son pays où elle vivrait la simple vie du colon.

D'ailleurs son esprit simple et droit ne s'était pas laissé éblouir par la pompe de la vie factice dans laquelle l'entraînait fatalement son titre de princesse; elle soupirait après la simplicité de Jamestown, près des siens qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer.

Mais bientôt Lady Rebecca donna le jour à un fils et le départ fut retardé pour permettre à la mère et à l'enfant de prendre des forces.

Ils s'embarquèrent enfin à Londres, au printemps de 1617. Presque toute la noblesse de la capitale vint leur souhaiter bon voyage. Jacques Ier s'était fait représenter par une énorme gerbe de roses que son chambellan vint porter lui-même à l'heureuse mère.

Hélas! ce voyage commencé dans la joie devait se terminer dans les larmes. En descendant la Tamise, Lady Rebecca se trouva subitement indisposée. Comme le navire faisait escale à Gravesend — nom fatal — Rolf fit descendre à terre sa femme et son enfant. C'est là que Lady Rebecca rendait le dernier soupir, loin de la terre qui l'avait vue naître.

Triste et désespéré, Rolf retourna seul en Amérique, avec son fils. Sur la tombe, il avait fait graver cette simple épitaphe qu'on relit encore de nos jours: *Ici repose la Princesse Pocahontas.*

Table des matières

Les aventures de frère Renard	5
Comment frère Renard perdit le moignon de queue qui lui restait	19
La trace mystérieuse	35
Les deux sorciers de la tribu des Pieds- Noirs	49
La mort du grand sorcier	57
Un fils ingrat	65
Le coucou des bois	77
Noël de la Nouvelle-France	83
Mon ami Coa... grenouille	91
Les quatre soeurs voilées	99
Une princesse indienne à la cour d'An- gleterre	119

*Achevé d'imprimer
le quinzième jour d'avril
mil neuf cent quarante-deux
pour la*

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CANADIENNE

5608 Avenue Stirling

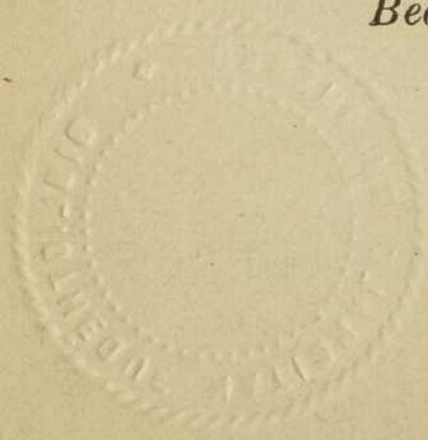
à Montréal

aux ateliers de

L'ECLAIREUR LIMITÉE

à

Beauceville (Québec).





BNQ



000 435 917